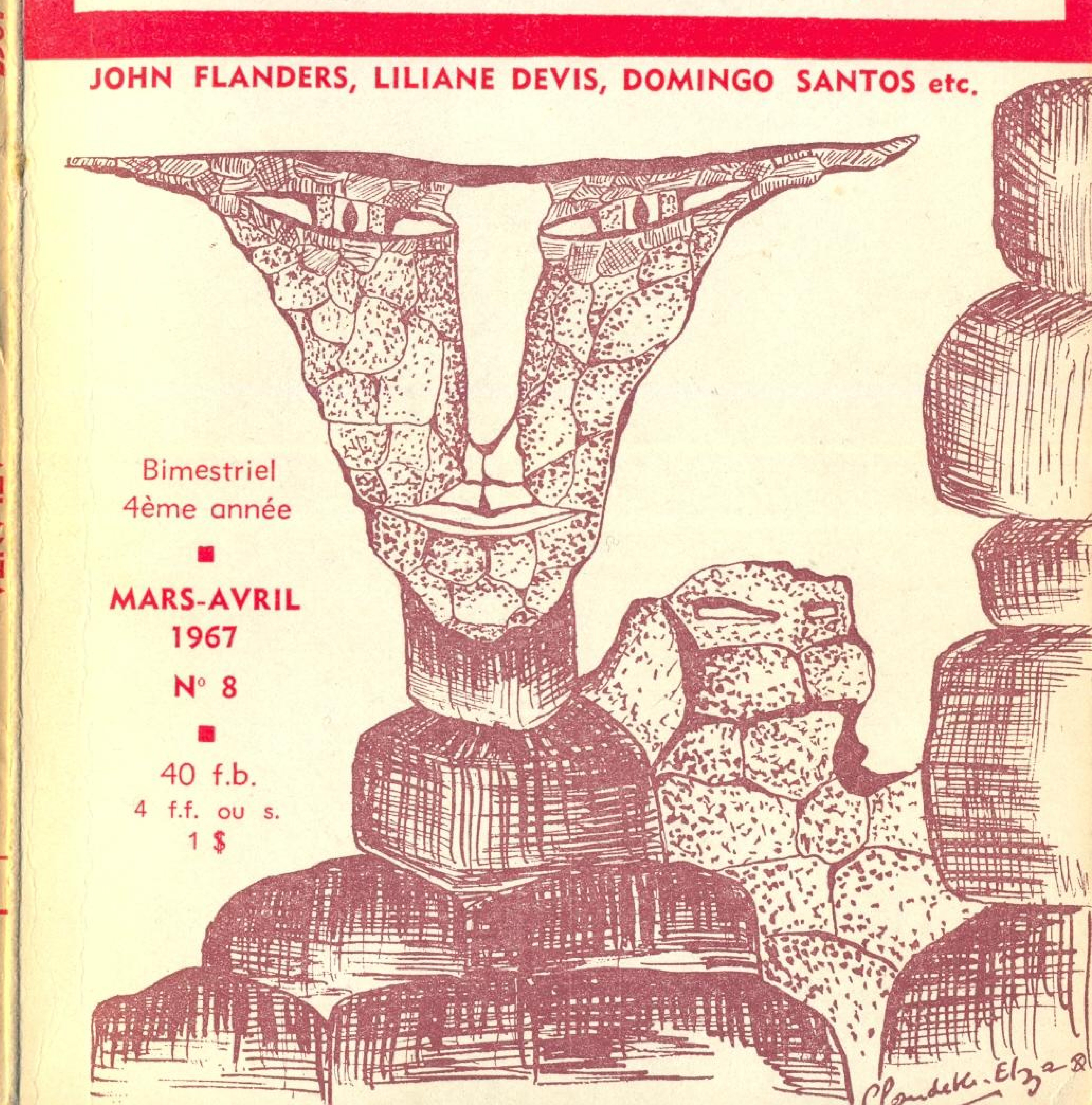
MARS-AVRIL 1967 ATLANTA 8

Atlanta

fantastique + insolite + science-fiction

JOHN FLANDERS, LILIANE DEVIS, DOMINGO SANTOS etc.



Bimestriel
4ème année

**MARS-AVRIL
1967
N° 8**

40 f.b.
4 f.f. ou s.
1 $

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL — MARS-AVRIL 1967

QUATRIEME ANNEE — N° 8

SOMMAIRE

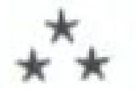
Couverture de Claudette-Elza

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique + insolite + science-fiction

DIRECTION — REDACTION — ADMINISTRATION :
Editions de l'A.E.L.P.
Association européenne des Littératures parallèles
a.s.b.l.
28, rue du Curé,
Moxhe-Ciplet (Prov. de Liège — Belgique).
Tél. : (019) 692.11
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.





JOHN FLANDERS

Sans doute le crime ne paie-t-il pas, mais l'auteur d'un forfait n'est pas toujours châtié, comme nous le montre ici Jean Ray - John Flanders, qui sait de quoi il parle, lui dont la vie si aventureuse, s'il faut en croire la légende, fut loin d'être exemplaire.

LE CLIENT DE MINUIT

Un soir de l'an mil huit cent quatre-vingt-dix.

Dans le bureau du commissaire adjoint Ghys, l'horloge murale était sur le point de sonner les douze coups de minuit, lorsqu'un fiacre s'arrêta devant la porte principale. Peu après, Free Snoek, le cocher, faisait irruption dans la pièce.

— Plus il est tard, plus intéressantes sont les visites, ironisa l'officier de police. Quoi de neuf, mon vieux Free ?

Free enleva son grand chapeau luisant et se gratta pensivement le menton.

— Peut-être rien, peut-être beaucoup, Monsieur Ghys. Mais je ferais mieux de commencer par le commencement.

Le commissaire adjoint était un homme jeune et jovial qui prenait la vie du bon côté.

— Il y a un commencement à toute chose, et toute chose a un bout, mais un saucisson en possède deux, dit-il gaiement.

— Si mon cheval n'avait pas regardé ce type au visage jaune et racorni à plusieurs reprises et d'un drôle d'air, je n'y attacherais sans doute aucune importance. Mais Petrus - c'est mon cheval- semble bien disposer d'une faculté qui dépasse l'entendement humain. Comment appelle-t-on ce genre de... ?

— L'instinct ?

— Oui, ce doit être ça.

Monsieur Ghys alluma sa pipe. Il n'y avait pas beaucoup de travail pour l'instant, et une petite conversation lui ôterait l'envie de s'endormir. Il fit signe à Snoek de poursuivre.

« Je stationne ordinairement près du pont Romarin, du côté du casino, commença le cocher. Dans les environs habitent des particuliers qui utilisent parfois le fiacre pour effectuer l'une ou l'autre visite, mais c'est évidemment le casino qui fournit le plus de clients.

» Ce soir, on donnait un concert dans la petite salle, et je m'étais installé dans la grande cour avec ma voiture, car à l'occasion de pareilles festivités, c'est par là que les gens sortent habituellement.

» Mais ça ne m'a pas réussi. La plupart des invités étaient des personnages importants qui possédaient leur propre attelage, et les autres étaient trop avares pour se payer une calèche.

» On ferma les portes et on éteignit les lumières du casino. J'allais rentrer quand je vis un petit monsieur traverser la cour dans ma direction.

» —C'est peut-être un client, pensai-je, je vais attendre encore un peu.

» En effet, l'inconnu s'arrêta à côté de mon fiacre, suffisamment près de la lanterne pour que je puisse l'examiner sans peine.

» Il était proprement vêtu et portait un chapeau melon. Sa tête était si petite qu'elle eût mieux convenu aux épaules d'un premier communiant qu'à celles d'un homme de son âge. Mais sa figure était ratatinée telle une pomme d'hiver et d'un teint safrané.

» Il ne disait rien, mais respirait profondément et même péniblement, comme quelqu'un souffrant de... »

Free Snoek se frappa la poitrine en ballottant la tête, car il ne trouvait pas le mot adéquat.

— D'asthme, acheva le commissaire adjoint.

— C'est ça, reconnut le cocher.

Et il continua de raconter :

« Je lui demandai :

» — Incommodé par le temps, Monsieur ? Pourtant, ce pourrait être encore bien pis.

» C'est alors que je m'aperçus qu'il avait une petite valise à la main.

» — A la gare, Monsieur ? questionnai-je.

» — Non, non, répondit-il d'une voix faible en secouant négativement la tête.

» — A l'hôtel, alors ? Je vous recommande le *Picardie*. Malgré l'heure tardive, vous pourrez y obtenir quelque chose de chaud à manger, un bifteck ou une omelette.

» — Non, non, répéta-t-il.

» Il déposa sa valise qui émit alors un bruit métallique, comme si elle avait été pleine de quincaillerie ou d'instruments en fer. Petrus ne s'occupe généralement pas de ce qui se passe autour de lui. Mais cette fois, il tourna la tête vers le petit monsieur qu'il contempla longuement. C'est contraire à son habitude.

» — Mais je ferais mieux de monter dans votre fiacre, dit-il soudain, car je me sens terriblement fatigué.

» — Parfait ! acquiesçai-je, tout heureux. Et où allons-nous, Monsieur ?

» A ce moment, il se frappa le front.

» — Je le sais, assura-t-il, c'est là ! Mais com-

ment dire ? Quoi qu'il en soit, nous trouverons bien.
» Il parlait flamand. Pas comme nous. Il parlait le *bon* flamand, celui qu'on a essayé de nous apprendre à l'école. »

— C'était peut-être un Hollandais ? suggéra Monsieur Ghys.

— Sûrement pas ! rétorqua Free Snoek. Les Hollandais, je les connais, et leurs pourboires aussi ! Non, c'était plutôt un Français ou un Wallon qui aurait appris notre langue. Un miracle, quoi !

Cette considération hautement linguistique faite, le cocher reprit le cours interrompu de son récit.

« — Je reconnaîtrai bien la rue, et la maison également, affirma l'inconnu.

» — C'est toujours ça, lui dis-je, mais il y a deux mille rues à Gand. Sans doute même plus. Et le nombre des maisons est à l'avenant.

» Il sortit de la poche de son manteau une blague à tabac, mais je vis bientôt que c'était en fait une grande bourse, d'où il retira quatre pièces de cinq francs.

» — En avant, cocher ! ordonna-t-il. Voici ce que nous allons faire : nous roulerons jusqu'à ce que je m'y retrouve. Alors je vous ferai signe d'arrêter.

» — C'est bien payé, dus-je admettre. Toutefois, ce n'est pas encore assez, si ça doit durer toute la nuit et une partie du lendemain.

» — Ne vous souciez pas de cela, dit-il. Si c'est nécessaire, je payerai davantage. Mais je sais pertinemment bien que cette rue se trouve dans les environs.

» Entre-temps, Petrus avait déjà balancé la tête à plusieurs reprises, ainsi qu'il le fait toujours, lorsqu'il trouve bizarre la tournure que prennent les événements.

» Jamais je ne commets l'imprudence de négliger

l'avis de cette bête si intelligente. Mais vingt francs, c'est vingt francs. Une aubaine dont un pauvre cocher comme moi ne peut se réjouir tous les jours. Et en l'occurrence, cette aubaine se trouvait bien sous le pas d'un cheval.

» — Montez, lui dis-je.

» Petrus agita la tête encore une fois. Néanmoins, nous quittâmes ensemble la cour du casino et empruntâmes la rue Creuse, à gauche.

» Nous n'avions fait qu'une centaine de mètres lorsque mon client sortit le buste par la glace et cria :

» — Attendez, cocher, laissez-moi regarder un instant !

» Après quelques secondes, il ajouta en soupirant :

» — Non, ce n'est pas ici, continuez !

» Je conduisis ma calèche à travers la rue du Poivre, puis hésitai entre le quai des Béguines et la rue du Château.

» A ce moment, le petit monsieur intervint à nouveau :

» — Non, ce n'est pas le bon chemin. Il vaudrait mieux faire demi-tour.

» — Bon, bon ! fis-je.

» Nous redescendîmes la rue du Poivre et prîmes la rue Haute.

» Arrivés près de l'étang, il m'appela :

» — Dites donc, cocher, vous connaissez cette église avec sa moitié de tour ?

» — L'église Saint-Michel ? Nous y voilà !

» Au tournant venait en effet d'apparaître l'église Saint-Michel, baignant dans la clarté lunaire. Mon passager s'écria d'une voix surexcitée :

» — Là, prenez cette rue... Et puis, celle-là, à droite !

» Je fis ce qu'il me disait, passai devant le couvent et pénétrai finalement dans la rue indiquée.

» — C'est là, dit-il enfin.

» J'arrêtai la voiture devant une grande et laide maison qui paraissait très négligée, et dont je regardai machinalement le numéro. C'était le 37. Mon client descendit, sa valise à la main, et gagna le seuil.

» — Merci, cocher. Continuez maintenant, ordonna-t-il.

» Petrus tourna la tête et, ce qu'il ne fait encore jamais, se mit à hennir puissamment.

» — Bonsoir, dis-je. Allez, Petrus, hue !

» Je me retournai une dernière fois, avant de m'éloigner, mais l'homme avait déjà disparu.

» — Bizarre, pensai-je. Ou bien on lui a ouvert la porte immédiatement, ou bien il a descendu la rue en courant comme un fou, ce qu'on a peine à imaginer de la part de quelqu'un qui souffre de... Quoi encore ? Ah oui ! D'asthme.»

Free Snoek regarda fixement l'officier de police.

— C'est tout, Monsieur Ghys, dit-il. Et si Petrus n'avait pas adopté une attitude aussi étrange, je ne serais pas venu vous ennuyer avec cette histoire.

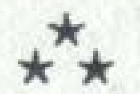
Monsieur Ghys ne donnait nullement l'impression d'avoir été importuné. Au contraire. Il réfléchissait profondément.

— Attendez un peu, Snoek ! dit-il soudain. Cette rue latérale et ce numéro 37...

De la bibliothèque il sortit un registre qu'il feuilleta rapidement.

— Tonnerre ! s'exclama-t-il. Mais cette maison est vide depuis des années !

— Il me semblait bien qu'elle dégageait une drôle d'odeur, fit remarquer le cocher en prenant congé.



Le commissaire adjoint entendait encore grincer les roues du fiacre dans le lointain, lorsque le brigadier Lampens entra.

— Frans, dit Ghys, c'est le ciel qui vous envoie ! Combien d'années de service comptez-vous dans la police ?

— Trente-six, Monsieur le Commissaire, dont vingt-six dans ce quartier. J'approche donc du temps béni de la pension.

— Parfait ! Dans ce cas, vous devez savoir depuis combien de temps est inoccupé le numéro 37 de cette rue latérale, près du couvent, non ?

— Depuis combien de temps... ? Eh bien ! Depuis le meurtre, plus personne n'y a vécu.

— Un meurtre ? Jamais entendu parler de ça ! s'écria Ghys.

— Ce n'est pas étonnant, Monsieur le Commissaire. Vous avez à peine trente ans, et l'assassinat de la Baronne Diamant date de vingt-cinq ans.

— Racontez-moi cela, Frans !

Lampens prit un air inspiré, puis se mit à relater les faits :

« En réalité, elle s'appelait Mademoiselle Dubercamp, elle était d'origine wallonne. Je ne sais pas si elle était vraiment noble, mais on la nommait la Baronne Diamant, car le bruit courait qu'elle avait investi toute sa fortune dans les diamants. Elle vivait misérablement au numéro 37, comme un pauvre souillon. Elle ne disposait que d'un domestique, un certain Rappart.

» Une fois, en pleine nuit, tous les voisins furent réveillés par des appels au secours déchirants :

» — A l'assassin ! A l'assassin !
» Horrifiés, ils virent Mademoiselle Dubercamp à la fenêtre, le visage tout ensanglanté.
» On ne tarda pas à lui venir en aide, mais trop tard, cependant. La gorge et la poitrine de la pauvre femme avaient été lardées de coups de poignard.
» Rappart avait disparu, et malgré de longues et minutieuses recherches, il resta introuvable. On ne découvrit non plus nulle trace des fameux diamants, et pourtant, l'enquête révéla qu'ils existaient réellement ».
Lampens s'arrêta et conclut :
— Voilà tout ce que je sais, chef.
— Frans, questionna l'officier de police, connaissez-vous la date exacte du crime ?
Le brigadier réfléchit un court instant et s'écria :
— Justine ! La Sainte-Justine !
— Comment ? fit le commissaire adjoint, étonné.
— Ma grand-mère s'appelait Justine, et nous devions lui souhaiter sa fête, le lendemain. Ça s'est donc passé le 25 septembre.
— Dieu tout-puissant ! s'exclama Monsieur Ghys en indiquant le calendrier du doigt. Mais nous sommes aujourd'hui le 25 septembre ! Selon le cocher, raisonna rapidement Ghys, il n'aurait pu disparaître de la rue aussi vite, à moins qu'on ne lui eût ouvert la porte immédiatement. Or, la maison est vide. Donc, le client de minuit de Snoek devait posséder la clef de l'immeuble... Prenez votre revolver, brigadier ! ordonna-t-il. Et en avant, au pas de course !



La serrure céda tout de suite aux instances du passe-partout que Ghys avait emporté.

— Surtout, pas de bruit ! murmura-t-il à l'oreille de son compagnon.
Heureusement, l'escalier était en bon vieux bois de chêne, et il ne craqua nullement sous le poids des deux hommes.
Soudain, Lampens saisit son supérieur par le bras.
— Là, dit-il, de la lumière sous la porte.
L'officier de police sortit de dessous son manteau une lanterne sourde allumée, dont la lentille était très puissante.
— Apprêtez votre arme, brigadier !
Ils attendirent un peu devant la porte, derrière laquelle s'élevait le son aigre d'une lime en fer. Tout à coup retentit une exclamation étouffée.
— En avant ! commanda le commissaire adjoint en ouvrant violemment.
Le large rayon de lumière de la lanterne surprit l'homme qui, penché sur le mur du fond, cherchait quelque chose des yeux. Soudain, l'inconnu poussa un cri de rage et d'angoisse à la fois.
— Les mains en l'air, Rappart ! ordonna Ghys.
Le petit monsieur au visage jaune et racorni donna libre cours à sa colère en vomissant tout un chapelet d'injures épouvantables, tandis que Lampens lui passait vivement les menottes.
Le prisonnier haussa alors les épaules d'un air indifférent.
— Je perds le magot, mais ces fers, vous devrez tout de même bientôt me les enlever, car il est déjà une heure du matin.
— Bien sûr, ricana le brigadier, il est une heure du matin. Et alors, qu'est-ce que ça veut dire ? Vous espérez vous faire passer pour fou, peut-être ?
— Il est loin d'être fou, intervint Ghys. Au con-

traire. Nous le garderons cette nuit, mais demain, il pourra effectivement s'en aller librement.

— Mais..., commença le brigadier.

— Depuis minuit, le meurtre date de vingt-cinq ans exactement. Il y a prescription, et Rappart ne peut plus être poursuivi, expliqua le commissaire.

Il s'approcha du trou dans le mur et se pencha. De la cachette, il retira un mystérieux coffret, que Rappart venait d'ouvrir, et dans lequel se trouvaient, douillettement disposées dans des écrins de cuir et de velours, les riches pierres précieuses de feu la Baronne Diamant.

***

— Elle n'est pas morte tout de suite, reconnut cyniquement Rappart, et elle a encore pu appeler au secours, de sorte que je n'ai pas eu le temps de trouer le mur pour prendre le coffret. Et pendant ces vingt-cinq ans, je me suis terré comme un rat. Hier, j'étais enfin venu chercher les diamants, et je savais que même si j'étais pris, on ne pourrait rien contre moi.

Et en effet, vingt-quatre heures plus tard, Rappart fut relaxé.

— Je vais reprendre une petite ferme à Heusden, avec une prairie où Petrus pourra courir en liberté jusqu'à sa mort naturelle, déclara Free Snoek, lorsque le commissaire adjoint lui eut remis l'importante somme d'argent que les héritiers de Mademoiselle Dubercamp laissaient au cocher pour le récompenser. Au fond, si Petrus n'avait pas eu un si drôle d'air, je ne serais jamais venu vous voir si tard dans la nuit, conclut-il.

Traduit du néerlandais par Michaël Grayn. Titre original : « De Klant van Middernacht ». Copyright by Agence Littéraire Delta.

LILIANE DEVIS

Le jury hésita longtemps avant d'accorder le Prix du Conte ATLANTA 1966 à Tina Sol pour « Mystérieuse Iloney ». Après avoir lu le présent récit, première mention d'honneur, vous comprendrez aisément pourquoi.

LA RANDONNEE DE RICARDO GORDONNEZ

Au *kilométreur* du véhicule, Ricardo évalua la distance qui le séparait de Barcelone. Une route praticable lui aurait permis d'arriver avant la nuit, mais ce chemin sinueux dans la montagne le forçait à conduire dangereusement.

Maintes fois, il avait compté le nombre des virages : deux cent soixante-deux ! C'était un effort qui courbaturait les bras et raidissait la nuque, au point de les rendre douloureux. Il fallait plusieurs heures pour se défaire de cette tension.

Ricardo se sentait anxieux. La nuit donnait à l'orage une intensité accrue ; ravagé, le ciel obscurcissait la mer.

Les virages se firent de plus en plus serrés. Le jeune homme ne regardait plus la face abrupte de la montagne qui dominait le vide, au-dessus de l'eau ; le spectacle de cet espace, à quelques centimètres de l'axe des pneus, lui nouait l'estomac.

Une obsession prit corps dans la faim impérieuse qu'éprouvait Ricardo. La fatigue alourdissait ses membres et augmentait la sensation de vertige.

A Tossa del Mar, les restaurants étaient nombreux, l'un d'eux lui permettrait de se sustenter et de se détendre.

Les lumières de la ville s'allumaient dans le crépuscule. Bientôt, il parviendrait à la bifurcation de la route principale; il existait à cet endroit un sentier qui menait à une crique. Une auberge s'y dressait. Sur les terrasses fleuries ou sous les voûtes fraîches des salles à manger, on pouvait déguster la plus savoureuse des *paëlla*.

Ricardo s'assoupissait, transi de fatigue. Pendant quelques instants, il lui sembla rêver : il voyait Lola, la serveuse, se pencher vers lui, la main tendue sous un plat odorant de *calamars* baignant dans une sauce au safran.

Il n'eut que le temps de redresser le volant, les pneus gémirent sur les cailloux, en bordure du ravin. Ricardo serra nerveusement le frein à main, avant de descendre du véhicule pour calculer ses possibilités de manœuvre.

D'un bond, il recula; les roues arrière tournèrent dans le vide un court moment, puis l'automobile chavira, suivie d'une pluie de pierres qui se détachaient de la roche.

Ricardo se tordit les mains à en hurler de douleur. Il ne savait s'il devait se lamenter sur le préjudice matériel que lui portait cette catastrophe ou s'il devait se réjouir d'avoir échappé de justesse à une mort affreuse.

Longtemps après la chute, le bruit de la carrosserie percutant les rochers heurtait toujours le crâne du jeune homme; il se cachait encore les oreilles que les coups et leur écho s'étaient tus.

— C'est bête, songea-t-il en s'agenouillant sur la pierre, j'ai envie de pleurer.

Une sueur malsaine mouillait ses aisselles, mais il ne pensait pas à la sécher. Il cligna des yeux pour apercevoir les débris de la voiture. Il faisait noir dans le précipice. Seules les frondaisons se devinaient, mouvantes sous le vent d'orage.

— Elle n'a pas flambé, répéta-t-il plusieurs fois de suite.

Il fit aussitôt une association en se rappelant les lumières réconfortantes du petit port de pêche.

Il se pencha, s'étendit debout sur la pointe des pieds, clignant encore des yeux au point de se faire mal. Il ne perçut aucune lumière.

Etait-ce un rideau de brume ou la fatigue qui le leurrait ?

A petits pas, Ricardo se mit à gravir la route, longeant la roche pour ne pas se faire happer par une auto dans la descente.

Il ferait signe au premier véhicule qui passerait, et cette détermination le rassérénait. Il atteignit le plateau boisé qui domine la mer sans avoir fait de rencontre; à chaque tournant, il se penchait, inquiet de ne pas voir apparaître les lumières aperçues tantôt, sur la côte. La route lui aurait semblé moins ardue, moins sinistre.

Le ciel zébré allumait les blocs de roche et la mer comme une vision d'apocalypse. Les vêtements et le visage de Ricardo ruisselaient sans qu'il s'en rendît compte.

Il se penchait pour la vingtième fois au-dessus des ronces, lorsqu'il entrevit une clarté dans les frondaisons, en contrebas de la route. Il en oublia sa fatigue

et sa misère morale, sa pauvre faim qui était devenue un tiraillement douloureux.

A cet endroit, il put emprunter un raccourci pour arriver aux abords de la maison, dont les fenêtres luisaient dans l'ombre. Il s'interrogea sur l'aspect insolite de cette construction; il s'étonna aussi de ne jamais l'avoir aperçue auparavant dans cette excavation.

Quelques marches taillées dans le roc menaient à une lourde porte de bois vert. Des trois petites fenêtres à vitres biseautées émanait une lumière diffuse, presque rose.

Ricardo se réchauffait déjà à cette clarté. Il sonna.

Il fut persuadé qu'on l'attendait derrière la porte. Le battant s'ouvrit avant qu'il eut achevé de sonner.

Vêtu d'un pull-over et d'un pantalon noir, un jeune homme lui souriait. Il avait les cheveux blond-blanc, de grands yeux gris, un visage doux et frais de jeune fille.

— Je suis..., balbutia Ricardo.

Le jeune homme l'invita à entrer avec un geste poli et impérieux à la fois.

— Je voudrais vous expliquer..., tenta Ricardo.

L'hôte l'invita à s'asseoir.

Alors, Ricardo vit les convives; devant eux fumaient des pièces de volaille, et le vin brillait dans la transparence des verres. Une jeune fille grignotait une tranche de saucisson sans lever les yeux de son assiette.

Ricardo se souvint de sa faim. Le jeune homme blond le devina. Il poussa le nouveau venu vers la table et lui tendit un plat chargé de crudités et d'une aile dorée de poulet.

Le fumet soûlait Ricardo, il en oubliait les éclaircissements qu'il devait à son hôte.

Il prit une tranche de pain parfumé et but une grande gorgée de xérès. Il dévora à pleines dents. Le vin le faisait absent à ses malheurs, indifférent à la présence des gens assis à cette table. Il trouvait dans la satisfaction de son appétit une compensation à la cruelle vérité.

Lorsque le jeune homme reposa fourchette et couteau, il avait confusément pris conscience d'un détail inexplicable: le silence régnait dans cette pièce. Il n'y avait pas de cliquetis de couverts, pas de bruit de mastication, pas de parole.

Les regards convergeaient vers lui. Il considéra la jeune fille qui grignotait le saucisson. Elle était toujours penchée sur son assiette, et les flammes de l'âtre, derrière elle, auréolaient sa tête blonde.

— Je sais, fit Ricardo en s'essuyant la bouche d'une serviette brodée, on ne m'attendait pas. Cet accident, les circonstances, ma faim... Au fait...

Le jeune homme réapparut pour lui tendre la serviette qui venait de glisser sous la table.

Ricardo sursauta: dans l'angle de la toile, il avait reconnu ses initiales. Il lui sembla voir passer un sourire amusé sur les lèvres de sa voisine. Une femme très belle aux cheveux grisonnants.

— A présent, dit Ricardo, je vais vous expliquer.

— Ici où vous êtes, où nous sommes, ce n'est plus nécessaire, murmura le jeune homme d'une voix étonnamment grave.

THOMAS OWEN

Il se peut qu'une femme s'accommode très bien du sort de Fédor Glyn, mais un homme ? En tout cas, nous vous conseillons d'éviter pareille aventure.

UNE AILE DE PAPILLON MORT

Lorsque Fédor Glyn vit l'aiguille de la balance automatique s'arrêter mollement sur « 2 kg 900 », il eut un mouvement de stupeur suivi d'une brusque pensée colérique. Il secoua violemment l'appareil sur le plateau duquel il venait de monter, frappa, de sa grosse main ouverte, le mince orifice où il avait introduit sa pièce de monnaie, tapota du doigt le cadran gradué. Puis, désappointé d'avoir fait cela en vain, il continua sa promenade dans le parc, en grommelant. C'était plus fort que lui. Il était vexé. Il ne pouvait supporter l'idée de cette mécanique hors d'usage qui n'avait pas refusé son argent mais avait refusé de fonctionner normalement.

Des enfants jouaient dans l'allée bien entretenue, se poursuivant à grands cris, turbulents et infatigables. Un petit chien noir, timide et discret, flairait quelque chose près d'une corbeille à papiers. Un vieillard assis sur un banc, la tête haute, les mains appuyées à sa canne mince, humait pacifiquement le parfum venu des tilleuls voisins.

A la sortie du parc, près d'un appareil distributeur de chocolat, peint en rouge, Fédor Glyn aperçut un autre pèse-personnes. Et aussitôt son envie lui revint, puérile et insistante. Il décida de mettre à cette opération, bénigne en apparence, toute l'application dont il

pouvait être capable. Il s'installa bien au milieu du plateau mobile, introduisit sa pièce après une courte hésitation et suivit des yeux la lente ascension de l'aiguille sur le cadran gradué. Un kilo, deux kilos. Deux kilos 900 grammes... L'aiguille s'arrêta doucement, hésitante, étonnée de sa propre mollesse.

Fédor Glyn blêmit et sursauta. Ce qui eut pour effet immédiat de communiquer un long frémissement douloureux à l'aiguille d'acier bleuté. Il descendit de la balance tout à fait mécontent cette fois et se mit aussitôt en quête du gardien du parc. Il le trouva bientôt, occupé à se bourrer une pipe d'un air absent, dans un petit coin bien tranquille. Il l'interpella nerveusement. Lui signala avec humeur le non-fonctionnement des deux balances et protesta avec une colère croissante contre l'abus intolérable que cela constituait.

— Mais, Monsieur, les balances fonctionnent normalement, fit le gardien bon enfant. Elles viennent d'être vérifiées ce matin même par le mécanicien qui passe tous les mois.

— Impossible ! rugit Fédor Glyn qui s'emportait. Impossible. Ces balances sont hors d'usage. Venez donc le constater avec moi.

Le gardien n'avait pas l'air très décidé à suivre cet irascible et exigeant promeneur. Ce n'était pas là son service après tout. Il laissa apparaître une pacifique et totale indifférence devant les malheurs sûrement imaginaires de cet homme assez sot pour s'amuser à se peser.

— Puisque vous êtes si sûr de ce que vous avancez, lança Fédor Glyn, d'un air de défi, oseriez-vous parier un gulden avec moi que les balances sont en parfait ordre de marche ?

Le gardien hésita une seconde, puis comme il ne doutait pas du succès, il accepta.

— Entendu, dit-il en souriant. Pari tenu.

— Bravo ! Suivez-moi, dit Fédor Glyn triomphant.

Il se dirigèrent aussitôt vers l'appareil le plus proche. Fédor Glyn monta sur le plateau d'un air agressif, sa pièce de monnaie entre le pouce et l'index. Avant de l'introduire dans la petite fente, il s'enquit par prudence, auprès du gardien attentif :

— Pas de fausse manœuvre ?

— Non. C'est parfait. Allez-y.

La pièce tomba à l'intérieur. Il y eut un petit déclic. L'aiguille se mit en marche à regret et s'arrêta comme prévu à 2 kilos 900 grammes.

— Ah ! Ah ! triompha Fédor Glyn. Qu'est-ce que je vous disais ! N'avais-je pas raison ? Vous avez perdu.

Le pauvre gardien n'en croyait pas ses yeux. Il alla donner quelques coups de poing sur l'appareil. Vainement d'ailleurs. L'aiguille se contenta de trembloter un peu de la pointe mais ne bougea plus.

Il soupira. Et comme il était, en plus d'un fonctionnaire pondéré, un homme d'une absolue correction, il ouvrit loyalement son gros porte-monnaie à pression et tendit à son adversaire rayonnant le prix de sa victoire.

Fédor Glyn hésita un court instant, puis accepta la grosse pièce d'un air maussade. Il n'était pas très fier de lui tout à coup. Mais il domina son trouble et bougonna :

— Après tout, c'est votre faute. Si j'avais perdu, je vous aurais payé aussi...

Puis il s'éloigna avec un petit remords sournois qui lui grignotait les bords du cœur.

⁂

Fédor Glyn était un bon gros armateur retiré des affaires. Sanguin et colérique. Pas compliqué. Il vivait depuis bientôt trente-deux ans avec une femme acariâtre qu'il n'avait pas rendue mère mais qui, en retour, lui rendait la vie impossible. C'est vers elle cependant qu'il se hâta, pressé de lui raconter son aventure. Il était ainsi fait qu'il devait confier à son entourage les moindres événements de sa vie oisive.

En passant devant la boutique du pharmacien, il s'avisa qu'il n'avait plus de sel marin et entra pour en acheter. A côté du comptoir laqué de blanc, une femme en cheveux faisait peser une fillette qui atteignait allègrement ses vingt kilos.

— En voilà une au moins qui marche, pensa Fédor Glyn, et, sans plus réfléchir, il pria l'apothicaire de le peser à son tour.

Il monta une fois de plus sur le plateau mobile et suivit derrière le fléau horizontal de l'appareil le lent déplacement des beaux cylindres de cuivre luisant que maniaient les mains soignées de l'homme en blouse blanche.

— Tiens, tiens, fit tout à coup celui-ci, étonné. Que se passe-t-il ?... Vous n'avez touché à rien ?

— Non. Certainement pas.

— Comme c'est curieux. Voilà la balance détraquée... Vous arrivez à peine à deux kilos neuf cents...

— Deux kilos neuf cents ? interrogea Fédor Glyn d'une voix étranglée. Deux kilos neuf cents ?... Vous êtes bien sûr ?

— Oh ! vous savez, à dix grammes près, maintenant qu'elle est déréglée... (Il avait l'air vraiment soucieux, cet homme). Je me demande bien ce qui a pu se produire. Elle a fonctionné encore il y a à peine

une minute... Vous êtes bien certain de n'avoir touché à rien ?

Mais Fédor Glyn était déjà sorti, oubliant son sel marin, en proie à la plus angoissante agitation.

Il tremblait intérieurement. Il avait conscience d'une chose monstrueuse et inexplicable qui venait de s'abattre sur lui et qui empoisonnerait peut-être le reste de son existence si paisible jusqu'alors.

Il rentra précipitamment chez lui, écourtant sa flânerie quotidienne. Il ne trouva au logis que sa jeune servante aux joues roses, sur le point de sortir. Sa femme était allée rendre visite à une amie et ne rentrerait pas avant six heures...

Il était désemparé, lourd de cet ennui qu'il ne pouvait confier, comme un enfant qu'étouffe un trop gros chagrin.

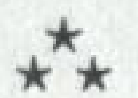
Dans sa solitude, il essaya de rassembler ses esprits épars et, dans ce but, il s'assit dans la cuisine. Il se prit solidement la tête entre les mains pour y concentrer toute sa pensée. Son regard inexpressif et lassé errait lamentablement sur les divers ustensiles qui garnissaient les étagères et le buffet. Casseroles de cuivre rouge, poêles à frire, moulin à café...

Et soudain, dans son pauvre cerveau torturé, une idée germa. Une idée folle sans doute, mais qui pourrait lui rendre son calme ou le lui faire perdre à jamais... Il avait une bonne demi-heure avant le retour de la servante ou de sa femme.

Il bondit au buffet, l'ouvrit et en sortit la balance à deux plateaux qui servait à peser le sucre pour les confitures. Il la posa sur la table avec d'infinies précautions. Dans le bloc de bois évidé où s'alignaient

les poids de cuivre bien astiqués, il prit de quoi faire deux kilos neuf cents grammes.

Il emporta le tout dans sa chambre et s'y enferma, le feu aux joues.



Il fut rapidement dévêtu. Tremblant à l'idée qu'on pourrait le surprendre, il posa sur le plateau vide ses vêtements soigneusement pliés, bien serrés dans ses bretelles roses et surmontés de ses chaussures. Il suivit la lente ascension du plateau et constata bientôt avec soulagement que ses vêtements ne pesaient pas, comme il l'avait redouté, les fatidiques deux kilos neuf cents grammes. L'horrible idée qui lui avait un instant effleuré l'esprit n'était donc qu'une sottise de plus... Il respira. Pas longtemps hélas...

Il venait de songer à son chapeau. Il se rappela soudain l'avoir déposé au portemanteau dans le corridor, en entrant. Son expérience n'était donc point concluante. Il lui fallait absolument la compléter.

A pieds nus, dans le plus simple appareil, il descendit donc l'escalier comme un malfaiteur, l'œil anxieux, les genoux tremblants. Le dallage lui parut froid en ce jour d'été. Il atteignit son couvre-chef d'un geste fébrile et à toute vitesse remonta dans sa chambre, le cœur battant ridiculement.

Il tremblait. Il haletait. C'est avec une angoisse extrême qu'il ajouta son chapeau — un beau chapeau melon doublé de soie blanche — à l'édifice branlant de ses vêtements ficelés.

Alors, ce qui était à craindre se produisit...

Lentement le plateau s'abaissa et l'équilibre ne tarda

pas à se faire. Un équilibre éloquent et terrible qui pétrifia Fédor Glyn, les poings sur les hanches.

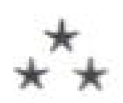
Tous ses vêtements, chaussures et chapeau compris, pesaient exactement deux kilos neuf cents grammes...

L'effrayante vérité éclata alors en ce pauvre cerveau déchiré. *Il ne pesait plus rien.* Strictement rien. Toutes les balances étaient justes. L'aiguille indiquait chaque fois le seul poids de ce qu'il portait sur lui. Rien de plus. Quant à Fédor Glyn, malgré son petit ventre qui l'attristait souvent, rien... Zéro. Zéro. Zéro... Un souffle. Une plume. Une feuille morte. Un flocon de neige. Un papier de soie entre deux cartes de visite. Un peu de mousse au dos d'une vague. Un pétale de rose. Une aile de papillon mort... Oui. C'était bien cela. Une aile de papillon mort.

Il hurla d'une voix égarée :

— Je suis une aile de papillon mort...

C'est à cet instant que son épouse entra, inquiète et véhémente. Elle tendit les bras en avant et ouvrit la bouche. Elle allait parler...



Elle ne défaillit point. Elle avait compris immédiatement la situation. D'autant mieux que, depuis deux mois exactement, elle conservait pour elle un secret, avec l'art qu'ont seules les femmes de dissimuler.

Elle aussi ne pesait plus rien.

— Mon pauvre chéri ! dit-elle avec des larmes dans la voix.

Fédor Glyn avait été victime d'une inexplicable contagion.

DOMINGO SANTOS

D'accord ou non avec notre ami Domingo Santos, il nous faut reconnaître que le danger auquel il fait allusion existe.

ELEGIE POUR UN VIEUX MONDE

Tant que toi et moi nous aurons des lèvres pour nous embrasser et pour chanter, que nous importe que quelques fils de chienne aient inventé l'instrument pour mesurer le printemps ?

Edward Estlin Cummings - *Poèmes.*

Les champs auront soif cette saison. Je le vois à la couleur d'un ciel qui ne présage rien de bon. Comme les années précédentes, la récolte sera maigre.

De nouveau nous aurons faim et *Eux*, ils hausseront les épaules. Ils ne comprennent pas. Ils ne veulent pas reconnaître que c'est leur faute à *Eux*, et ils rient.

C'est facile de faire de belles phrases convaincantes. Je les ai entendus la dernière fois que je suis allé là-bas, à leur cité. Je les ai entendus, *Eux*, les hommes qui ont des phrases pour tout et qui savent trouver des mots pour tout.

— *Nous construirons un monde nouveau pour vous tous, une civilisation nouvelle, une époque heureuse. Nous sommes les héraults de l'Age Nouveau. Ecoutez nos voix, et vous saurez quelle sera votre splendeur future !*

Voici onze ans qu'ils ont édifié la grande factorie, là-bas, au milieu du désert.

— *Nous ne sommes pas les seuls*, avaient-ils dit. *En d'autres lieux, on fait aussi la même chose. Nous faisons partie d'une grande chaîne, d'un plan général conçu pour votre bien-être !*

Puis la factorie commença de fonctionner. Et vinrent les froids et les sécheresses.

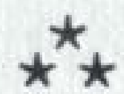
— *Ne vous inquiétez pas*, dirent-ils à nouveau, *c'est seulement une première période de transition. Nos appareils contrôlent parfaitement tout ce qui arrive. Nous transformerons le climat.*

De la factorie sortent constamment de grands nuages de fumée, une fumée jaune qui trouble le ciel.

— *C'est notre premier pas. Dans quelque temps, cette fumée se convertira en poussière, tout là-haut, et cette poussière filtrera notre atmosphère, l'épurant de tous les agents nuisibles qui viennent de l'extérieur. Nous allons convertir notre vieux monde en un verger. C'est l'avènement d'un Age Nouveau !*

Et cependant, la sécheresse persiste. Voilà déjà onze ans que les choses sont ainsi, et les hommes continuent de parler, et parler, sans résultat.

Quand vous arrêterez-vous, insensés ?



Il n'y a pas longtemps, je suis allé à la Cité. C'est une des grandes villes construites par eux. On dirait une immense machinerie dans laquelle l'homme aurait été supprimé, et où seul reste le rythme mécanique, le continuel battement du grand appareil.

Les immenses édifices, les grands quartiers, les bureaux, les magasins, les ateliers, les cafés, les restaurants, les spectacles, tout représente une énorme machine dans laquelle l'homme est immergé. L'homme lui-même est une machine, là-dedans.

— Que fais-tu ?

— Je soigne.

— Qui ?

— La machine.

Je vois les gens courir, se presser dans les rues.

Ils sont comme des pantins grotesques, toujours soumis à un horaire fixe. Ils se lèvent le matin à une heure déterminée, toujours la même, et courent en hâte à leur travail.

Durant des heures, ils se penchent sur leurs machines, écrasés, dominés par elles. Ils font partie d'elles-mêmes, êtres sans personnalité, sans initiative, qui obéissent aux ordres du mécanisme qu'ils servent.

Tout à coup résonne un sifflement aigu, et ils se déconnectent. Ils retournent précipitamment chez eux. Ils mangent aussi précipitamment, s'amusent précipitamment, se reposent précipitamment. Tout comme des machines.

Il est triste de les voir par les rues. Ils courent, courent, courent. Il suffit de les regarder ensemble pour voir qu'ils sont tous égaux, absolument égaux.

Les mêmes visages, les mêmes attitudes, la même figure crispée, les mêmes yeux enfiévrés par la hâte. On les dirait sortis du même moule, faits par le même poinçon.

Des centaines, des milliers, des millions d'unités. Mais un seul modèle.

Jusque dans leurs amusements, ils ne sont que des machines. Ils ont chez eux ou autour d'eux de multiples appareils destinés à leur mécanisation. La TSF, la télévision, les sports... Des spectacles en masse où le spectateur est seulement une unité qui rit, pleure, crie, insulte sur la mesure d'un rythme occulte. Des émotions mécaniques, des rires mécaniques, des voix mécaniques, des cris mécaniques.

Ils ne sont pas des hommes. Ils forment une masse.

Ainsi s'écoule leur vie. Des machines dans leur travail, machines dans leurs divertissements, machines dans leurs actes les plus simples, jusqu'au jour où ils font « clic », et que leur moteur cesse de fonctionner.

Alors ils sont jetés de côté, avec les objets inutiles sur l'énorme tas de déchets.

J'aime m'étendre sous les arbres, sans penser à rien. Voir l'azur du ciel et contempler les nuages qui courent à sa surface. On me dit :

— Tu n'est qu'un fainéant, tu négliges ton travail. Tu ne produis rien. Tu crois qu'ainsi tu es utile au monde ?

Moi, je m'en fiche. Que m'importe de produire ou non, car pendant que je suis couché par terre, regardant fixement le ciel, je pense !

Je suis un homme. Je peux travailler, mais je peux dire « assez » et m'arrêter. Personne ne me commande, ni ne m'oblige à faire quelque chose que je n'aime pas. Je suis libre. Je ne suis dominé par personne. J'ai la libre disposition de mes actes. Ceci est quelque chose que nul ne pourra m'enlever jamais ; le pouvoir d'arrêter ma main, lorsque je le voudrai, et de me reposer.

Mais *Eux* ne comprennent pas cela. Ils ne comprennent pas qu'il fut un temps où tout le monde était

comme ça, où les hommes avaient assez de volonté pour décider d'eux-mêmes. Tous se moquent de moi, me critiquent, m'insultent même. Mais ils le font parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent pas me dominer.

Et cela m'est égal. Cela ne m'a jamais rien fait. Je suis libre. Je suis un homme. Je suis heureux.

Bien souvent, ma propre épouse ne me comprend pas. Nous habitons une antique maison en pierre, et non de ciment ou de verre. On s'y chauffe encore au bois. Je l'ai toujours dit : il n'y a rien de plus agréable pendant les froides nuits d'hiver qu'une bonne bûche brûlant dans l'âtre.

Maintenant tout change lentement autour de nous et *Eux*, ils n'arrêtent pas !

Les sillons sèchent et les champs disparaissent sous le poids des nouvelles machines qui construisent de grandes autoroutes. Les nuages passent sans se décharger de leur eau, et les nuits sont restées sans étoiles.

Eux continuent à marcher sans se préoccuper de ce qui reste derrière. C'est difficile de gouverner un monde avec des machines. L'homme est trop petit pour le tenter. Mais *Eux* ne le savent pas et vont de l'avant.

Quelquefois, par les nuits venteuses, lorsque le désert nous envoie ses bouffées d'air chaud et de sable, ma femme tressaille et dit que nous tombons peu à peu dans l'abîme. Dans le silence de la nuit, on entend au loin les vibrations incessantes de la factorie qui jette sans arrêt son épaisse fumée jaunâtre.

Alors elle me dit :

— J'ai peur. J'ai peur de ce qui va arriver maintenant.

Moi, je l'entoure de mes bras et lui dis de ne pas se tracasser. Malgré leur pouvoir, *Eux* ne peuvent rien faire. Rien faire contre nous. Tant que nous pourrons parler, que nous pourrons chanter, que nous pourrons nous embrasser, et penser par nous-mêmes et décider par nous-mêmes, aussi, tout nous est égal. Les machines ne pourront rien faire contre nous, bien que quelques fils de chienne aient inventé un instrument pour mesurer le printemps.

Mais parfois, je doute moi-même de mes propres convictions. *Eux*, ils avancent, et le monde change d'une façon terrifiante. Déjà il n'y a plus personne qui s'étende près d'un arbre, sur la terre fraîche, et regarde le ciel.

Seuls existent les cités, le ciment, le verre et les usines d'automates. Il n'y a plus d'hommes, seulement des machines.

Et lorsque je regarde le ciel rouge qui nous couvre, les effets de cette sécheresse persistante et au loin les machines jetant de la fumée jaunâtre dans le ciel, je tremble. Je ne peux m'empêcher de penser quel sera notre futur entre les mains des machines.

Cet été va être sec, très sec, plus sec que jamais.

Traduit et adapté de l'espagnol par H.H. Browning.
Titre original : « Elegia por un mundo viejo », Extr. de « Meteoritos », Ed. « Nebulae » n.111.

WALTER SIMONS

« La Fiancée des Morts », du même auteur, que vous avez pu lire dans notre no 6 de l'an dernier, était un récit inspiré d'une légende bretonne. Il en va de même pour le présent conte, semble-t-il, à la lecture duquel vous éprouverez certainement autant de plaisir que nous.

LE RENDEZ-VOUS DE LA TOUSSAINT

au poète Georges Guérin

Mon nom est Alain Le Guennec. J'ai vingt et un ans accomplis. Le moment était donc venu de tenir ma promesse, la promesse que je *lui* avais faite, il y a cinq ans, dans de bien étranges circonstances. Je suis revenu au château. *Elle* m'a tout dit. Et j'ai pris ma décision en connaissance de cause. Elle avait quelque chose à me demander, quelque chose de grave, de définitif et d'irrémédiable. Qu'aurais-je pu lui refuser ? Mon choix était déjà fait. J'étais consentant sans même savoir à quoi.

Mais dois-je raconter cette histoire ? A quoi bon, puisque bientôt tout sera fini, tout aura disparu sans laisser plus de traces dans le temps que n'en a laissées sur la lande le château de Kergoat ? A quoi bon, puisque nul ne me croira ? Tant pis ! Que l'on me croie ou non, je l'écrirai, cette histoire, comme un testament spirituel.

S'il ne vous est jamais arrivé, étant complètement éveillé, de voir un être vivant, mais immatériel, d'entendre une voix d'outre-tombe, ou du moins d'avoir eu cette impression bien nette, tout en vous rendant compte qu'elle n'est due à aucune cause physique,

eh bien ! ne lisez pas mon récit ! Il n'est pas écrit pour vous. Il ne vous convaincra pas, et vous hausserez les épaules. Mais dans le cas contraire, lisez-le jusqu'au bout ! Il en vaut la peine. Il vous montrera ce qu'est la communion des fidèles, et jusqu'où peut aller l'amour.

Je suis breton par mon père et alsacien par ma mère. Comme tel, je participe du mysticisme celte et du romantisme germanique. Sous une apparence calme, je suis d'un tempérament extrêmement nerveux et sensible. Je m'excuse de donner tous ces détails sur ma personne. Ils aideront ceux qui ne me croiront pas à édifier leur propre interprétation des faits. Ce que, pour leur plaire, j'appellerai moi-même ma psychonévrose faisait de moi, disait-on, un excellent médium. Et si je n'avais été ardent catholique romain, j'aurais pu me faire un nom dans les annales de l'occultisme. Je me souviens qu'étant petit garçon — je devais avoir une dizaine d'années —, je vis dans le miroir de l'armoire à glace le fantôme de ma grand-mère qui me tendait un chapelet avec une expression anxieuse d'intense supplication. Je n'étais sans doute pas très pieux à cette époque ; mais je compris que la défunte demandait des prières. Je satisfis au désir exprimé, tous les jours, ponctuellement. Je revis encore deux fois l'ombre grand-maternelle ; puis elle disparut à tout jamais. Depuis lors, je ne me suis plus départi de ma ferveur religieuse. J'avais signalé le fait à mes parents. Ils me regardèrent, consternés, et me firent examiner par le médecin de la famille. Celui-ci me déclara parfaitement normal, mais me découvrait un point de tuberculose pulmonaire. Vers l'âge de quatorze ans, je fus en effet atteint de pleurésie bacillaire. On me transféra dans la chambre plus vaste et mieux aérée de feu mon grand-père. Une nuit, ce vieil homme, qui m'avait beaucoup aimé, se manifesta lui aussi. Il apparut au pied du lit et, me regardant d'un air apitoyé, il murmura : « Tu ne feras pas de vieux os, mon pauvre gars ! Mais tu connaîtras un grand amour ». Et insista : « Je n'ai pas dit : *tu vivras*, mais : *tu connaîtras* ». Puis il se disloqua comme une fumée. Le chat, qui se trouvait dans la chambre et dormait sur une chaise, se redressa, dilatant dans la nuit ses prunelles d'or, et s'enfuit, terrorisé, sous le lit. Je me gardai bien de parler de ma vision. Et pas plus que l'autre fois, je n'avais eu peur.

Lorsque ma pleurésie fut à son déclin, mes parents prirent la décision de me changer d'air au moins pour un an, et ma mère alla s'installer avec moi chez sa belle-sœur à Kergoat, un hameau situé à quelques kilomètres au nord-est de Locronan. L'air vif de la Bretagne eut tôt fait de me redonner de belles couleurs et de supprimer mes quintes de toux. Je fus autorisé à vagabonder dans les environs. Le climat physique et moral du pays était en parfait accord avec ma nature sauvage. Je devins le pâtre obstiné de la lande, l'ermite silencieux de la forêt, le chevaucheur halluciné des nuées. C'est ici que commence mon histoire. Vous pouvez encore en suspendre la lecture, si vous êtes incurablement allergique au surnaturel ou, plus exactement, au paranormal et au suprasensible. Si vous allez jusqu'au bout, faites-moi la grâce de ne pas sourire et même de dire à tout hasard pour moi un Pater, un Ave et un Gloria ! Pour moi et pour *elle* aussi.

⁂

Je fus invité à passer la journée de la Toussaint chez un oncle à Quimper, et je m'y rendis la veille par l'autobus de Châteaulin. Je fis mes dévotions de circonstances dans la splendide cathédrale du Roi Gradlon, ce fameux souverain d'Ys qui fut trahi par sa fille, la démoniaque Dahut. Je fus fêté et choyé par une tante affectueuse et bonne. Et le soir, je m'en allai pour rentrer à Kergoat par le dernier autobus en direction de Châteaulin. Que se passa-t-il ? Je l'ignore. Mais j'arrivai trop tard. L'autobus était parti. Inéluctable fatalité, que nulle discordance d'heures ne pouvait expliquer ! Je faillis faire demi-tour et rentrer chez mon oncle. Mais je pensai que ma mère serait inquiète. Il y avait encore un autobus pour Douarnenez, qui pourrait me déposer à Locronan, d'où je regagnerais Kergoat à pied. Il n'y avait que trois kilomètres et demi à parcourir. Et une promenade vespérale n'était pas pour me déplaire.

Je descendis donc à Locronan. Au moment où j'allais prendre la route directe de Châteaulin, je sentis une invincible impulsion me pousser vers la chapelle de saint Ronan. J'avais l'impression d'une impérieuse nécessité à laquelle je ne pouvais me soustraire. Sans réfléchir une seconde à l'absurdité d'un détour à pareille heure, j'obéis. Dès ce moment, je n'étais plus que le jouet du destin. J'escaladai le chemin en montée, tout droit en sortant du village. La nuit était claire. Du haut de la colline, je pus encore distinguer la baie de Douarnenez, le cap de la Chèvre et même, dans le lointain, la masse noire de la presqu'île de Crozon. Debout dans sa chaire-à-prêcher, le saint resplendissait à côté de la chapelle. Je le saluai d'un signe de croix et d'une invocation. Je n'avais plus qu'à traverser une partie de la forêt du duc, que d'ailleurs je connaissais, pour arriver enfin dans la lande de Kergoat.

Lorsque j'y parvins, un spectacle inattendu me pétrifia. Je n'osais plus avancer, ni reculer. Un château était là devant moi, un château inconnu, le long d'un chemin que j'avais parcouru si souvent. Il exerçait sur moi une attraction étrange et une instinctive répulsion. Pour la première fois, j'eus peur. Je fermai les yeux, longuement, croyant à une hallucination. Je les rouvris : le château était toujours là. C'était un manoir du XIII[e] ou du XIV[e] siècle, si je m'en référais par la mémoire à un album des châteaux de France que j'avais tant feuilleté. Mais comment ne l'avais-je jamais vu ? Soudain, j'eus une intense sensation de froid et me mis à claquer des dents. Une lueur brillait là-bas dans le donjon. L'attrait l'emporta sur l'effroi. Je devais aller demander l'hospitalité, me réchauffer avant de reprendre le chemin du retour. Je ne pouvais agir autrement, sinon — je le croyais — j'étais perdu, et jamais je n'arriverais à Kergoat.

A mesure que je m'approchais du bâtiment, je voyais ma crainte s'évanouir et, plus je le regardais, plus j'éprouvais un sentiment de profonde pitié. Ah, si les pierres pouvaient parler ! Non, ce manoir n'était pas lugubre. Il était triste comme un être humain affligé d'un grand deuil. Il suait la souffrance par tous les pores de ses épaisses murailles. Mais son portail grand ouvert, lumineux, accueillant semblait exprimer l'attente d'un maudit qui ne désespère pas de voir lever sa malédiction.

J'entrai. Je suivis un long couloir. Je montai un imposant escalier. Mes pas résonnaient sur les dalles d'un bruit feutré, presque irréel. Sans avoir rencontré âme qui vive, j'arrivai dans une salle, qui semblait être la pièce intime du château. Deux candélabres en argent éclairaient une table massive. Quelques escabeaux. Un fauteuil rigide au coin de l'âtre, où flambaient des bûches. Je m'assis, soucieux d'abord de me réchauffer. Lorsque je me sentis mieux, et que mes yeux se furent habitués à la demi-clarté du milieu, à la pénombre des angles, je jetai un regard circulaire. Je m'arrêtai quelques instants aux panoplies qui ornaient les murs. Et alors, je vis devant moi, sur le grand panneau face à la cheminée, un tableau dont l'éclatante blancheur semblait irradier les ténèbres. Je me levai et, tournant le dos à l'âtre, je pris un candélabre de la main gauche et je regardai. C'était le portrait d'une jeune fille d'une vingtaine d'années, vêtue d'une robe blanche très simple, mais harmonieusement drapée, serrée à la taille par une large ceinture argentée, à laquelle était attachée une aumônière de velours cramoisi. De longs cheveux d'un or très pâle pendaient plus bas que les épaules. Une large mèche barrait le front, raccourcissant le visage d'un ovale allongé. Deux yeux immenses d'un bleu très clair et fendus en amande illuminaient les pommettes légèrement saillantes, le nez petit, la bouche charnue d'un dessin très pur. L'image de la femme celte. Une stature de druidesse. Le visage ne m'était pas inconnu. Je l'avais déjà vu dans mes rêves, mais toujours insaisissable et flou. J'en subissais maintenant dans sa plénitude l'insinuante et irrésistible séduction. Son regard semblait me poursuivre. Le mien ne pouvait s'en détacher. J'avais beau n'être encore qu'un

adolescent de seize ans, j'étais sûr d'avoir devant moi le portait de l'Immortelle Aimée, de l'Unique, de l'Irremplaçable.

Soudain le tableau disparut comme une lampe qui s'éteint. J'eus la sensation d'une brûlure à la nuque, la certitude d'une présence, de *sa* présence. Je me retournai. Elle était derrière moi. Elle me regardait, et j'étais le prisonnier de son regard. Elle me souriait, et j'étais l'esclave de son sourire. Alors elle me parla d'une voix grave, un peu sourde, une envoûtante voix de contralto.

— Salut, Alain Le Guennec ! me dit-elle. Je t'attendais depuis longtemps. Je savais que tu devais venir, que tu viendrais, mais quand ? ... Dieu soit loué ! Tu es là. Mon épreuve pourra bientôt prendre fin, si tu y consens. Car mon salut dépend de ta volonté, de ton libre choix.

— Madame, m'écriai-je, tout ce que peut un garçon de mon âge, je le mets à vos pieds. Ma volonté est la vôtre. Commandez, j'obéirai ! Car je ne puis croire qu'un ange tel que vous demande quelque chose de mal.

— Enfant, me répondit-elle, modère ton noble enthousiasme ! Je suis loin d'être ce que tu crois. Mais le temps n'est pas encore venu de parler. Tu es trop jeune. Consens-tu à revenir ici dans cinq ans, après ta vingt et unième année ?

— Oui, Madame, je reviendrai ! Je vous le promets. Il me serait impossible de ne pas revenir, maintenant que je vous ai vue. Vous êtes si belle ! Il me semble que je vous connais depuis toujours, que je vous ai toujours aimée.

— Je m'appelle Yseult de Kergoat. Appelle-moi par mon prénom ! Puisque tu es si sûr de m'aimer, considère-moi dès à présent comme ta fiancée, mais sans engagement de ta part ! Tu te décideras plus tard, lorsque tu sauras tout. Mais jure-moi que tu reviendras Jure-le, je t'en prie, pour que je puisse encore supporter ce dernier délai !

— Je reviendrai, Yseult ! Je le jure. Aucune force au monde ne pourrait m'en empêcher, pas même la mort !

— La mort ? Elle ne pourrait que nous unir à jamais, Mais tu dois revenir vivant. Et maintenant, adieu, Alain, et n'oublie pas !

— Au revoir, Yseult. Je serai là dans cinq ans, quoi qu'il advienne !

— Au revoir... Tristan !

Elle m'effleura le front d'un baiser, et je sentis, l'espace d'un éclair, la caresse de ses lèvres fraîches. Je tentai de lui prendre la main, et je palpai quelque chose de doux, de mouvant, de labile, qui semblait vouloir se dérober. Yseult avait disparu. Le portrait me souriait à nouveau dans son cadre. Je m'en allai. Et lorsque j'atteignis le chemin de la lande, le manoir de Kergoat s'était évanoui dans la nuit.

Je dus bien expliquer mon étrange retard. J'aurais voulu celer mon incroyable aventure. Mais mon trouble était trop apparent. Je me contentai de décrire ma vision sur la lande d'un château que nul ne connaissait. Quelques jours plus tard, ma mère inquiète me ramena à Paris. Je dus subir de nouvelles consultations médicales. Redoutant d'être mis en observation dans un institut, j'eus assez de force pour maîtriser

mon agitation et garder mon secret. Mais dès lors, je vécus replié sur moi-même comme un obsédé. Pendant cinq ans !

***

Je suis revenu à Kergoat. Je suis allé revoir la lande mystérieuse. J'ai retrouvé sans peine l'endroit précis de mon phantasme. Il n'y avait naturellement pas la moindre trace de château. Bien que je m'y attendisse, je n'en fus pas moins interloqué. Je croyais trouver quelque ruine qui aurait servi de squelette à ma vision. Mais il n'y avait rien. RIEN ! Tout au plus la lande montrait-elle une dépression rocailleuse et nue, tranchant sur le terrain environnant. J'interrogeai un jeune pâtre, lequel m'affirma qu'il n'avait jamais vu la moindre construction à cette place. Un très vieux bonhomme me dit avoir entendu parler dans son enfance par son arrière-grand-père d'un manoir maudit qui aurait été englouti dans les entrailles de la terre, on ne savait plus très bien dans quelles circonstances. J'étais sûr de n'avoir été la victime ni d'un rêve, ni d'une hallucination. Ni l'un, ni l'autre n'atteignent jamais une telle précision. Je devais donc avoir été le témoin d'un phénomène d'ordre métapsychique. J'avais d'ailleurs consulté un traité d'occultisme, et l'on y signalait quelques cas — assez rares — d'apparitions fantomales massives comprenant même tout un ensemble architectural.

Le vieillard avait ajouté : « On dit ici chez nous qu'il y a dans l'année trois fêtes solennelles où les morts se donnent rendez-vous : la veille de Noël, le soir de la Saint-Jean et le soir de la Toussaint. Mais je n'y suis jamais allé voir ».

Moi, je devais y aller voir. Je l'avais juré. Je revins donc comme jadis le soir de la Toussaint. Le château de Kergoat était au rendez-vous, exactement semblable à lui-même. Si je suis fou, que l'on m'explique alors le pourquoi et le comment d'une aussi parfaite reproduction photographique à cinq ans de distance! Le manoir n'avait plus cependant cet aspect rébarbatif et morne, que j'avais trouvé si émouvant. Une lueur très vaguement phosphorescente semblait émaner de ses murs, de ses tours, de ses créneaux, comme si un éclairage indirect le revêtait d'allégresse et de majesté.

J'entrai. Yseult m'attendait dans la grande salle.

— Cher Tristan, me dit-elle, tu es fidèle à ta parole. Sois-en remercié, quelle que soit ta décision!

Son beau visage rayonnant se voila soudain d'une poignante tristesse.

— Ecoute-moi, murmura-t-elle, tu vas enfin savoir ce qui t'attend ici. Je te dois une brève, mais sincère confession.

Elle me fit asseoir dans le grand fauteuil au coin de l'âtre et s'assit auprès de moi sur un escabeau. Elle baissa la tête, voilant ses yeux derrière l'écran de sa longue chevelure, où la flamme dansante faisait courir de chauds reflets cuivrés.

— Il y a cinq cents ans, dit-elle, ce manoir était le plus beau de la contrée et mon père un puissant seigneur. J'eus le malheur de m'éprendre d'un jeune châtelain des environs, Alain de Tréguennec, dont la séduisante apparence physique cachait une âme de démon. Mon père s'opposa à notre union. Moi qui courais librement la lande, je fus désormais étroitement gardée à vue. Ulcérée par ce que j'appelais un despotisme jaloux, je me révoltai. Un hasard me fit un jour revoir le jeune homme. Circonvenue par lui, j'acceptai de fuir. Un soir, il m'attendit sur la lande avec deux chevaux. Il m'avait remis un poignard. « Si quelqu'un s'oppose à ta fuite, dit-il, frappe-le sans hésiter avant qu'il ait donné l'éveil! Cette arme est invincible, même dans la plus faible main ». Tout avait été bien combiné. Je quittai sans une larme mon père qui m'adorait, sans un regret le château de mon enfance qui n'était plus à mes yeux qu'une prison. J'allais arriver sur la lande, et déjà je devinais derrière un bouquet d'arbres la masse mouvante des deux destriers. Soudain une ombre menaçante se dressa, me barrant la route. Je crus voir le majordome dont la surveillance tracassière m'était devenue intolérable. Avant qu'il ait pu dire un mot, je plongeai le poignard dans sa poitrine. L'arme magique avait lancé un éclair de feu. A sa lueur je reconnus mon père qui s'affaissait. Folle de terreur, je vis l'incendie se propager autour de moi, et je me sentis sombrer dans un formidable écroulement. Je suis une parricide, involontaire sans doute, mais meurtrière quand même.

J'étais devenu pâle comme un cadavre. Yseult le remarqua et, se détournant avec un gémissement :

— Oh! s'écria-t-elle, je dois te faire horreur. Il n'est pas un amour qui tienne devant un tel aveu.

— Horreur ? Non, pauvre Yseult, vous me faites pitié. Si vous êtes, hélas! meurtrière, vous êtes aussi et surtout peut-être la victime d'une infernale machination. Vous avez dû subir un envoûtement.

— Je le crois. Mais cela ne suffit pas pour m'innocenter. Car ma première faute est mon orgueilleuse révolte. Mon geste meurtrier n'en est que le couronnement, le triste châtiment.

— Dieu ne vous a cependant pas condamnée sans rémission, puisqu'il vous reste un espoir. Que puis-je pour vous sauver ? Et comment hésiterais-je, si cela ne dépend que de moi ?

Yseult releva la tête et, rejetant ses longs cheveux sur ses épaules, me fixa de son regard clair.

— Tristan, dit-elle, — permets que je t'appelle ainsi, car le prénom d'Alain m'est odieux — sois béni ! Tu ne m'as pas repoussée. Tu n'a pas eu un sursaut de répulsion devant mon lamentable aveu. Mieux encore : tu me reconnais des circonstances atténuantes. Tu m'aimes donc ! Tu es celui que j'attends depuis cinq siècles. Mais ne t'engage pas trop vite ! Car le plus dur me reste à dire. Je ne puis être sauvée que si un vivant au cœur pur m'accepte pour légitime épouse, s'il assume ainsi une part de mon crime et peut-être aussi de mon châtiment. Tous ceux qui sont entrés ici se sont sauvés sans tourner la tête. Car celui qui m'épousera mourra dans l'année.

Je ne sourcillai pas et répondis sans trembler :

— Tout croyant que je sois, la mort n'en est pas moins pour moi, comme pour tous les humains, un terrifiant mystère. Et pourtant, je ne la redoute pas. Ne m'as-tu pas dit qu'elle ne peut que nous réunir ? Je n'ai pas l'expérience de ces choses, puisque je suis encore ce qu'on appelle un vivant. Notre religion nous affirme que ce sont les morts qui ont la vraie vie. Que ferais-je encore sur terre, époux sevré de son épouse, Orphée sans son Eurydice ? J'accepte donc de mourir. Je ne considère pas cette mort comme un malheur, mais comme une faveur de Dieu. De plus, je n'y ai pas beaucoup de mérite avec le mal dont je suis atteint. C'est donc moi qui te demande : Yseult, chère bien-aimée, acceptes-tu de devenir ma femme ?

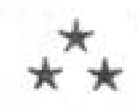
Le visage de la réprouvée rayonna, désormais dépouillé de toute mélancolie.

— Devenir ? dit-elle. Je ne puis plus devenir. JE SUIS sur le plan de l'éternité, je suis ta femme. Viens ! Allons en témoigner devant Dieu. Notre chapelain nous attend.

Elle se leva, me prit par la main et me conduisit à la chapelle. Un vieux prêtre était à l'autel. Nous nous agenouillâmes. La cérémonie fut brève.

— Alain Le Guennec, acceptez-vous de prendre pour épouse Yseult de Kergoat ?

Après avoir béni notre consentement mutuel, le chapelain disparut. Nous nous relevâmes. Yseult me regarda, transfigurée. Elle me tendit ses lèvres, et pour la première fois, j'en savourai sur les miennes la froide douceur. Comme je l'étreignais, je la sentis se dissoudre entre mes bras. Tout sombra dans le noir. Et je me retrouvai seul sur la lande.



Mon histoire est finie pour vous. Elle commence pour moi. Interprétez-la comme vous voudrez. Depuis deux mois, en dépit de tout traitement, ma tuberculose a fait d'effrayants progrès. Demain, c'est la Saint-Sylvestre. Demain, je mourrai et j'irai rejoindre ma bien-aimée. Priez pour Tristan et Yseult !

ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

fantastique — insolite — science-fiction

BIMESTRIEL — MARS-AVRIL 1967

QUATRIEME ANNEE — N° 8

SOMMAIRE

Couverture de Claudette-Elza

HELENE BRAEKMAN

Si ce poème de Hélène Braekman vous plaît, son recueil LES EGOUTS DU CIEL vous enchantera.

Tous renseignements auprès de l'auteur, 10, avenue Lebon, Bruxelles 16.

BALANCE

D'une brisure d'apocalypse
Vint m'enlacer
Le cavalier noir aux cheveux de famine.

Contre ma poitrine, le fléau de sa balance
Se brisa en mille étincelles d'airain
Dans une horreur plus craquante
Que le rire de ses damnés.

Je suis restée pétrifiée
Pesant le sable givrant
Qui coulait entre mes doigts décharnés...

Ne pleure plus, petite enfant aux yeux de sang,
Ce n'est pas toujours le même soleil qui brille.
Je partagerai la pluie entre toi et moi,
Gardant l'amertume de cette imitation de larmes
T'offrant la clarté de ta fraîcheur.

Dans le cratère du ciel corallin
La Balance des Justices divines s'est déréglée
Et les exécuteurs testamentaires du Jugement dernier
Ont clamé leur Dei Profundis...
Quel poids aura l'amour
Que j'avais si soigneusement dosé ?...

DOMINIQUE OPPITZ

Mais où sont les vampires d'antan ? En tout cas, Dominique Oppitz, lui, semble avoir trouvé la raison de leur effacement.

INQUIETANT RETARD

Lorsqu'il réussit enfin à soulever le couvercle de son cercueil, Théobald Dieudonné Gaëtan, vicomte de Roysny, poussa un soupir de soulagement. Un peu plus de cinq siècles s'étaient écoulés depuis que la colline voisine s'était éboulée sur le cimetière, et malgré ses efforts répétés, le vampire n'était jamais parvenu à ébranler la masse de terre qui pesait sur le couvercle de sa bière.

Un chantier venait d'être ouvert à cet endroit, et c'est ce qui avait dégagé notre pauvre ami. Celui-ci, d'abord trop surpris pour faire un mouvement à la vue des grues menaçantes qui l'entouraient, dans la pénombre nocturne, se décida finalement à se lever et à partir en exploration. Sa fringale était atroce. Pensez donc ! Un jeûne de cinq siècles. Nul autre qu'un vampire n'aurait pu y résister !

Gêné par l'éclairage public des rues de la petite ville dans laquelle il se trouvait, Théobald finit cependant, en se faufilant le long des maisons, par repérer ce qu'il cherchait : une jeune fille rentrant chez elle, toute seule. Il est d'ailleurs curieux de remarquer que les vampires ont toujours eu une préférence marquée pour les fraîches et tendres jeunes filles. Une certaine qualité tonique du sang, peut-être...

Malgré quelques difficultés pour entrer — à son

époque, personne n'avait encore inventé les serrures *Yale* —, le vampire réussit à pénétrer dans la chambre de la jeune fille, peu après que celle-ci se fût endormie. Par chance, elle vivait seule dans un petit appartement.

Au moment où il approchait du lit, Théobald ne put réprimer un frisson d'angoisse lorsque retentit une sonnerie stridente. Il n'eut que le temps de se cacher derrière un rideau avant que la jeune fille se réveillât, allumât et se dirigeât vers le téléphone qui lançait ses appels pressants.

Avant que la conversation cessât et que la jeune fille se recouchât, Théobald aurait eu trois fois le temps de devenir fou de rage, mais la patience des vampires est proverbiale, et il rongea son frein en silence. Il attendit encore un peu, pour la laisser se rendormir, puis s'avança à pas de loup vers le lit où l'attendait, inconciente en son sommeil chaste et juvénile, sa charmante victime.

Tout son être tendu en vue de l'acte qu'il allait commettre, Théobald posa une main de chaque côté de la tête de la jeune fille et se pencha, avec sur la bouche un sourire glacial, ses magnifiques canines découvertes. Cependant, sa main droite avait rencontré une boîte de laquelle émergeait une petite roulette. Uniquement conscient de la jouissance qu'il allait avoir en prenant son repas, il donna involontairement une légère pression sur la roulette et...

Un vacarme incroyable retentit dans la pièce.

D'un seul bond, et Dieu sait pourtant combien la distance était grande, d'un seul bond donc, Théobald regagna sa place derrière le rideau. Nicole, c'est le nom de jeune fille, éveillée en sursaut, regarda son

transistor, et se demanda comment elle avait fait pour l'allumer en dormant, et cela juste au moment où l'on passait son disque préféré des Beatles.

Elle venait d'éteindre la radio, lorsque la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Derrière son rideau, Théobald en était arrivé à son dernier bout d'ongle. Nicole, après avoir enfilé un peignoir, alla ouvrir. L'appartement se trouva envahi en un instant par une bande de joyeux lurons.

— Excuse-nous, Nicole, mais on avait envie de faire une *surboum,* dit l'un des envahisseurs en déposant sur un buffet quantité de bouteilles, et on a pensé que chez toi, ça s'arrangeait très bien... Allez, va t'habiller !

— Mais..., fit-elle.

Elle n'eut ni le temps ni l'occasion de protester, le pick-up était déjà en marche, et quelques couples entamaient le premier *rock-and-roll* de la soirée.

Quelques heures plus tard, l'un des jeunes gens découvrit Théobald derrière son rideau. Absolument saoul comme tous ses camarades, il ne s'aperçut même pas que le vampire portait un costume moyenâgeux et ne trouva rien à redire, pas plus que les autres, à cette présence supplémentaire dans l'appartement. Il entraîna Théobald vers le bar improvisé et lui offrit un verre que le vampire essaya de refuser poliment.

— Quoi ! quoi ! quoi ! fit le garçon, comment oses-tu ? Tu es ici avec les plus grands buveurs du pays, et tu oserais ne pas boire ? Tu oserais !

Devant la menace non dissimulée, Théobald ne put refuser plus longtemps et fut obligé d'avaler plusieurs verres de whisky avant que son tortionnaire s'estimât satisfait.

Chacun sait que l'effet de l'alcool est plus néfaste lorsque l'on est à jeun. Imaginez-vous donc ce que cela peut représenter si le jeûne dure depuis plusieurs siècles !

Dès lors, avec un entrain fou, le vampire invita toutes les jeunes filles à danser, il organisa un tournoi d'épée avec des tringles de rideau, tournoi qu'il gagna haut la main d'ailleurs. Il inonda l'appartement pour jouer au combat naval...

Ce fut au milieu de ces débordements que l'une des jeunes filles présentes lui fourra une gousse d'aïl dans la bouche. Tout le monde sait que les vampires sont allergiques à l'aïl, cela leur donne des petits boutons et provoque chez eux de terribles crises d'hystérie. Théobald poussa un grand cri d'horreur, se roula par terre, puis sauta par la fenêtre. Il tomba du troisième étage sur une clôture en bois, et l'un des pieux lui transperça le cœur. Là-haut, l'état d'ébriété des jeunes gens les avait empêchés de regarder quoi que ce soit.

Ce ne fut que le lendemain matin que le concierge de l'immeuble découvrit le squelette. Il vitupéra les sales gosses qui l'avaient empêché de dormir toute la nuit, et qui jetaient des os par les fenêtres, puis il fourra le vicomte de Roysny dans une poubelle et oublia l'incident.

Comme quoi, il est bien évident que les vampires n'ont vraiment pas la classe voulue pour survivre au vingtième siècle.

PIERO PROSPERI

En vertu de quoi peut-on affirmer la supériorité d'un groupe humain sur un autre ? Actuellement, nombre de racistes vous fourniraient nombre de raisons, sans effort apparent. Mais quelle serait la nature de ces raisons dans le futur ?

AUTOGRILL

« — Pourquoi êtes-vous sorti ?
— Pour me promener, dit Leonard Mead.
— Vous promener !
— Seulement me promener, assura Mead d'un air naturel, tandis qu'un frisson lui parcourait l'échine ».

Ray D. Bradbury : « The Pedestrian »

Hurlant le délire de ses six cylindres, le magnifique coupé *Mercédès* blanc dévorait à du 190 la voie de dépassement de la section Florence-Rome de l'*Autoroute du Soleil.* Ce n'était qu'une tache claire et fugace sur l'asphalte gris, tache si fugace qu'il n'était pas possible d'en déterminer les contours.

On était lundi. L'autostrade était presque désert par rapport au jour précédent, qui avait vu le bitume disparaître, comme chaque dimanche, sous un fleuve luisant de voitures fuyant la ville gourmande.

— Je crois que tu n'as jamais été au nouvel *Autogrill du Chianti,* dit Lanfranchi, tandis qu'ils dépassaient la Nième petite automobile.

Carpani secoua la tête, ses cheveux fous dans le vent.

— A vrai dire, je ne savais même pas qu'on l'avait ouvert.

— Je crois qu'on l'a inauguré hier ou avant-hier, reprit Lanfranchi en réintégrant la bande droite. Je n'y suis jamais allé. Bonne occasion pour y passer prendre une collation.

Il ralentit brusquement — on était déjà en vue de la déviation pour l'*Autogrill* — et suivit lentement la rampe d'accès. Il dirigea le nerveux coupé à l'ombre de l'énorme pont qui surplombait l'autoroute, avec ses dizaines de tonnes d'acier et de béton. Ils s'arrêtèrent dans la première partie du parking, délimité par des lignes de couleur rouge feu. Ils quittèrent la voiture, alors que le gardien en salopette accourait pour nettoyer le pare-brise.

Pendant qu'ils traversaient la place, Lanfranchi se frappa le front de la main.

— J'avais oublié ! On n'a ouvert que le premier étage. Les autres ne sont pas encore terminés.

Carpani s'arrêta.

— Ce qui veut dire... ?

— Bah ! c'est évident : consommations en commun.

Carpani stoppa net.

— J'en suis fâché, dit-il, je n'y vais pas, dans ce cas.

Lanfranchi se tourna vers lui et le prit amicalement par le bras.

— Allons, Carpani, ce n'est pas le moment de faire le difficile. Après tout, c'est pour une fois seulement.

— Question de principes.

— Je te comprends fort bien, mais parfois, il faut se résigner à la promiscuité. D'ailleurs, nous ne resterons que quelques minutes.

Carpani suivit son ami à contrecœur. Lanfranchi lui tapota l'épaule, et ils pénétrèrent dans l'ascenseur, dont la porte était barrée d'une ligne rouge.

— Au moins, il fonctionne, celui-ci ! grogna Carpani.

Ils gagnèrent le premier étage, où ils furent accueillis à la fois par la fraîcheur de l'air conditionné et par le brouhaha de la longue salle bondée, à cheval sur l'autostrade. Une suite multicolore s'étalait devant le bar. Il y avait très peu de salopettes rouges, pareilles à celles de Carpani et Lanfranchi, mais au contraire, un très grand nombre de salopettes bleues, et davantage de salopettes jaunes.

Ils se placèrent à l'extrémité du banc, et Lanfranchi nota que Carpani avait soin de se tenir à l'écart du groupe de gens en jaune, dont le bavardage bourdonnait à leurs oreilles. Il sourit sous cape. Il avait appris — sans doute grâce à sa profession, qui l'obligeait à voyager fréquemment — à vaincre certains préjugés séparatistes. En outre, il y avait souvent de quoi s'amuser.

Les garçons se trémoussaient le long de la luisante table métallique, en donnant systématiquement la préséance aux clients en salopette rouge; les gens en jaune étaient servis les derniers, et avec la plus grande nonchalance. Toutefois, à l'autre bout du banc, le service procédait avec une réelle lenteur, même pour les gens en rouge. Après quelques minutes, Carpani commença de s'impatienter.

— J'espère qu'au troisième étage, nous ne disposerons pas de garçons aussi indolents, dit-il.

— Sûrement pas, répondit Lanfranchi. Mais pourquoi attendrions-nous davantage ?

Il quitta son camarade et s'approcha du groupe de gens en jaune.

— Eh, toi !

L'homme auquel il s'adressait lui tournait le dos, mais l'appel était trop impérieux pour qu'on pût l'ignorer ou feindre de ne pas l'avoir entendu.

Il se retourna. Lanfranchi aperçut l'un de ces typiques visages d'*Inférieur* : lourd, front bas et fuyant, épais sourcils, nez épaté.

Lanfranchi indiqua le banc, où on venait de poser les consommations pour le groupe des *Jaunes*. Il sourit légèrement, l'espace d'une seconde. Il trouvait cela très drôle.

— Donne-moi ce toast-là !

L'autre le fixa. Il avait l'air d'un ragot et devait lever la tête pour bien voir Lanfranchi. Il hésita avant d'obéir.

— Et la bière aussi, vite !

Cette fois, l'homme obtempéra vivement. Lanfranchi arracha deux morceaux du toast, qu'il avala avec une longue gorgée de bière. Ensuite, après avoir considéré un instant le verre à moitié vide, il le renversa d'un geste rapide sur le visage de l'*Inférieur*.

Celui-ci ne se déplaça en aucune façon, mais sa mâchoire se raidit. Toute sa figure luisait de bière, et l'écume de la boisson formait sur ses joues des grappes de petites boules mousseuses.

Faisant un gros effort pour ne pas éclater de rire, Lanfranchi jeta le verre sur le parquet, dans les jambes des *Inférieurs* qui le fixaient, impassibles. Les fragments tintèrent sur les pavés.

— Ramasse-les ! ordonna Lanfranchi.

L'*Inférieur* se baissa, tout en s'essuyant le visage d'une manche de sa salopette. Pendant qu'il rassemblait les morceaux, sous le regard de ses compagnons,

Lanfranchi lui tourna le dos en esquissant une grimace de dégoût et rejoignit Carpani, qui était en train de se servir.

— Tu as vu ? dit Lanfranchi. Il n'a nullement réagi, le gredin ! D'ailleurs, à quoi pouvait-on s'attendre ? Il porte un « 600 » imprimé sur son dos de pouilleux.

— Un *Inférieur* de la dernière catégorie, commenta Carpani. Moi, je serais écœuré d'avoir des contacts fréquents avec cette race-là.

Lanfranchi s'appuya au bar.

— Bah ! fit-il en haussant les épaules. Alors, ce café, il vient ?

Tandis que le garçon le servait, il se mit à tambouriner des doigts sur le plan métallique du banc, en regardant à travers la vitre le va-et-vient toujours croissant des voitures sur le ruban gris de l'autoroute, qui s'amincissait dans le lointain, jusqu'à se confondre avec la verte silhouette des collines.

— Florence a des coins merveilleux, murmura-t-il.

Il but son café à petits coups. Carpani se tourna vers lui.

— As-tu vu qui arrive ? dit-il tout bas. Mazzullo, ce raseur !

— Salut ! s'écria cordialement l'homme gras et trapu qui venait d'entrer dans la salle, en exhibant une rangée de dents en or. Vous ici ?

— 'jour, Mazzullo, dit Carpani.

Le nez dans sa tasse, Lanfranchi fit simplement un petit signe de la main. Mazzullo s'arrêta près d'eux et appela le garçon d'un sifflement.

— Rien de nouveau, Mazzullo ?

Le gros Méridional était toujours bien informé en nouvelles automobilistiques, et c'était l'unique raison pour laquelle Carpani et Lanfranchi toléraient sa tapageuse présence.

Mazzullo avala son café au lait avant de répondre.

— Eh bien, si, fit-il, il y a du nouveau. La *Fiat* présentera sa « 850 » le mois prochain.

Lanfranchi haussa les épaules.

— Ce n'est plus une nouveauté, grogna-t-il. D'ailleurs, ça ne regarde que les *Inférieurs*, et même pour eux, ce n'est pas très important.

Mazzullo le fixa du coin de l'œil, en mastiquant un sandwich.

— Mais pour eux, *c'est* une chose importante, même si elle ne leur permet pas le passage à la catégorie supérieure. Il suffit de penser que le reporter qui a photographié le prototype a été liquidé par ses collègues qui voulaient lui voler le rouleau. Il ne faut pas oublier la rivalité qui existe parmi les *Inférieurs*, Lanfranchi... Comme d'ailleurs parmi les *Moyens*, et — pourquoi pas ? — aussi parmi les *Supérieurs*. La « 850 » permettra à beaucoup de possesseurs de « 500 » ou « 600 » de monter d'un degré dans l'escalier social, et de n'être plus considérés comme des parias par ceux qui possèdent une « 1100 » ou une *Simca 1000*.

— Que m'importe ?

— Il y a une autre nouveauté, plus intéressante, celle-là, continua Mazzullo en terminant son sandwich. Il semble que l'*Alfa Roméo* soit en train de monter un moteur six cylindres sur sa « 2000 ».

— Ça suffit pour permettre le passage de catégorie, commenta sèchement Lanfranchi.

— Certainement. Le but de l'*Alfa* est de s'assurer, évidemment, une part du marché auprès des *Supérieurs*.

Carpani secoua la tête.

— A mon avis, on ne devrait destiner aux *Supérieurs* que les voitures coûtant plus de trois millions de lires.

— A ce sujet, sourit Mazzullo, la *Fiat* pourrait être capable, un jour, de porter à 2500 cc. sa berline « 2300 » et de proposer à ses clients une auto *supérieure* à moins de deux millions.

— On n'osera pas, intervint Lanfranchi. Si notre parole vaut encore quelque chose ! Nous payons des impôts plus conséquents. Chaque fois que nous nous arrêtons chez un distributeur, il s'agit de dizaines de litres de supercarburant... Et la réduction de prix sur l'essence dont jouissent les *Supérieurs* est minime. Et n'oublions pas la taxe de circulation, la police d'assurance... Avec tout l'argent que nous donnons à l'Etat, nous avons droit à plus de considération que ces gens de rien avec leurs petites voitures de 2500 cc., achetées pour des sommes dérisoires.

Carpani remarqua le haut-le-corps de Mazzullo. Ayant terminé son déjeuner, le Méridional, mal fagoté dans sa salopette rouge, les salua et disparut dans la foule des clients.

— Un vrai rustre, déclara Lanfranchi quelques instants plus tard. Il n'a certes pas l'aspect conforme à un homme de notre catégorie. Au premier abord, on le rangerait parmi les *Moyens*.

— En effet, observa Carpani, il est tout juste au-dessus de la limite : il possède une *Flaminia 2500*.

— Je le sais très bien, grogna Lanfranchi, sinon, pourquoi aurais-je dit ce que j'ai dit ?

Pendant que Carpani terminait son déjeuner, Lanfranchi regarda autour de lui, le dos appuyé au bar. Il observa la foule, l'aspect négligé et humble des gens en salopette jaune, et celui, à peine meilleur, des gens en bleu. Et soudain, tous lui parurent semblables à des marionnettes, chacune avec son sigle distinctif : « 600 », « 1100 », « *VW* 1200 », « *Cortina* 1500 », « *Flavia* 1800 », qui les classait automatiquement dans l'une ou l'autre catégorie.

Oui, autant de marionnettes avec leur marque ! Il pensa à tout cela, et aussi au sentiment d'orgueil que lui avait toujours donné la conscience de porter, bien visible sur le dos, l'inscription « *Mercédès-Benz* 3000 ».

Mais éprouver cet orgueil n'était que juste, se dit-il aussitôt après. Son cas était différent. Il était un *Supérieur*, non pas une marionnette comme ces millions de *Jaunes* et de *Bleus* perdus dans la foule anonyme des catégories *utilitaires*.

Cependant...

« L'auto ne fait pas l'homme », avait dit autrefois un de ces libres penseurs de l'opposition. Son nom ? Lanfranchi ne s'en souvenait pas.

— Bien, dit Carpani, nous pouvons aller. Ce n'est pas grand-chose, cet *autogrill*, ajouta-t-il en regardant autour de soi.

— Rappelle-toi que c'est un étage pour *Jaunes*, celui-ci, observa Lanfranchi. Les autres seront équipés différemment.

— Oui, c'est vrai.

— As-tu entendu parler... du «bouquin» ? demanda Lanfranchi, alors qu'ils se dirigeaient vers la sortie.

— De quel bouquin parles-tu ?

— Je croyais que tu savais le scandale qui a éclaté, ces derniers jours. Il s'agit d'un livre qui a beaucoup de succès parmi les *Inférieurs*. Et parmi les *Moyens* aussi.

— Je ne sais rien de cela. Quelle sorte de livre est-ce donc ?

— Un livre honteux ! Je ne me souviens pas du nom de l'auteur — un *Inférieur*, sûrement —, mais le titre est : « Le Son de son Klaxon ». (*). Une véritable cochonnerie ! On y a imaginé un monde, dans lequel la différenciation sociale selon la cylindrée n'existe pas.

— C'est-à-dire sans séparation entre cylindrées supérieures, moyennes et inférieures ! s'étonna Carpani incrédule.

— Exactement. C'est un roman selon lequel la société devrait vivre dans la promiscuité la plus absolue. On y voit des possesseurs de *Grand Tourisme* et d'*utilitaires* qui travaillent en bureaux contigus — parfois dans le même bureau ! —, qui dorment dans les mêmes hôtels, déjeunent dans les mêmes restaurants. Parkings en commun, cinémas et théâtres ouverts à tous, sans distinction de cylindrée.

— C'est absurde ! s'exclama Carpani en pâlissant. Et le gouvernement permet la diffusion d'œuvres pareilles !

(*) Allusion au roman « The Sound of his Horn » de Sarban (Note de l'auteur).

— L'auteur a présenté son conte comme une hypothèse purement fantastique, continua Lanfranchi en quittant l'ascenseur. Cependant, l'argument de la narration était trop brûlant pour éviter les foudres de la *censure* (*). Il semble néanmoins qu'on a eu le temps d'en vendre un bon nombre d'exemplaires. Si je peux, je t'en montrerai un. Je crois qu'il te fera frissonner.

— C'est monstrueux ! immoral ! d'autoriser la publication d'œuvres telles que celles-là. Je ne pense pas être un fanatique séparatiste, Lanfranchi, mais si ça continue, nous en arriverons aux mariages mixtes !

— Bah ! fit Lanfranchi en ouvrant la portière de la voiture.

Le gardien du parking fit une profonde révérence, avant de se précipiter pour ramasser la monnaie que Lanfranchi lui avait jetée.

Carpani monta à son tour. Les six cylindres de la *Mercédès* ronflèrent sous le capot, s'empiffrant à nouveau d'essence. Sur un dérapage contrôlé des roues arrière, le coupé blanc se lança le long de la rampe et rentra dans le monde orageux de l'autoroute.

Adaptation française de Michaël Grayn

(*) Au XX[e] siècle, mesure arbitraire et dénuée de sens prise par le gouvernement envers les livres, journaux, pièces de théâtre, films, etc., qui ne lui plaisaient pas. Ajoutons que, selon certains auteurs, la **censure** était appliquée par des eunuques, des impuissants et (ou) des arriérés mentaux (Note de l'adaptateur).

FRANCE LORRAIN

Le héros de ce conte serait-il un autre Fédor Glyn ? En un certain sens, oui, mais...

TU SERAS POUSSIERE

Lorsque l'accident survint, la nuit tombait et les ruines du vieux château, là-haut sur la colline, commençaient à s'estomper dans un halo de brume bleutée.

Surpris par la collision, je restai un moment étourdi, pendant que le paysage autour de moi semblait grandir démesurément, puis s'amenuiser tout aussi vite.

Peu à peu, je me remis du choc et constatai que ni ma voiture ni celle de l'imprudent qui l'avait accrochée n'avaient subi d'importants dégâts. Nous n'étions pas blessés et, après avoir échangé les adresses de nos assureurs, nous pûmes repartir, chacun de notre côté. J'étais heureux de m'en être tiré à si bon compte, car je n'avais pas une égratignure, et quelques tôles tordues se réparent plus facilement qu'une jambe cassée. Après cette alerte, la vie me parut encore plus belle !

J'avais presque oublié cet incident quelques jours après, quand l'étrange maladie me frappa.

Un matin, en m'habillant, je remarquai, non sans étonnement, que mon pantalon, parfaitement ajusté la veille, retombait bizarrement sur des chaussures elles-mêmes singulièrement larges.

— Bah, me dis-je, ce doit être une illusion.

Mais plus la journée s'avançait, plus mes vêtements flottaient autour de mon corps.

Le lendemain, après avoir essayé tous mes complets, je dus me rendre à l'évidence : aucun d'eux n'était plus à ma taille.

Je commençais à m'inquiéter.

Ma balance montrait une perte de poids sensible. C'était donc bien réel : je rapetissais !

Le médecin consulté parla de dérèglement hormonal, de troubles glandulaires consécutifs à mon accident, et j'avalai toutes sortes de drogues, je subis de nombreux examens.

Au bout de trois jours, il devint impossible de rectifier convenablement mes habits, et je dus aller dans un grand magasin acheter un costume de confection. Mais je continuais à diminuer régulièrement. Comme Alice au pays des merveilles, quand elle eut goûté de la liqueur magique, je devenais plus petit d'heure en heure.

J'avais toujours confiance en la science et j'attendais patiemment l'instant où quelque traitement médical enrayerait cette étrange évolution à rebours.

Mais bientôt, je dus renoncer à me servir de ma voiture : mes pieds n'atteignaient plus les pédales, et mes yeux n'arrivaient plus à hauteur de pare-brise. Je donnais des ordres à ma femme de ménage par écrit, me cachant d'elle et lui laissant de petits bouts de papier griffonnés sur les meubles. D'ailleurs, ma voix devenait fluette, elle aussi. Cette brave femme eût ameuté la ville si elle avait su ce qui se passait. Elle était tellement bavarde !

Je me félicitais de mon célibat ; il me permettait au moins de dissimuler mon malheur.

Le désespoir me gagnait.

Le médecin, ne comprenant rien à mon mal, avait fait appel aux plus éminents professeurs.

Et je fondais toujours, comme un glaçon au soleil ! Je n'osais plus sortir.

Je fis venir un assortiment de vêtements pour garçonnets, puis je dus m'habiller au rayon layette.

Le corps médical finit par admettre son incompétence devant l'extraordinaire cancer qui me dévorait.

Je renonçai alors à me soigner.

C'était l'été.

Je renvoyai ma servante, lui disant (lui écrivant, plutôt) que je partais en voyage, et j'allai m'installer dans le jardin, dans une vieille niche abandonnée.

Les grandes pièces de ma maison étaient devenues inhabitables, avec leurs meubles géants inaccessibles. Je ne souffrais pas. Mon appétit changeait, lui aussi, et un rien suffisait à me nourrir.

Je me mis à vivre nu.

Je me protégeais tant bien que mal des bêtes terribles qui hantaient les allées.

J'étais plus petit que les chats, tigres gigantesques qui n'auraient fait qu'une bouchée d'un si minuscule personnage.

En voyant grandir mon univers, je me rendis compte que je devenais comme un insecte. Une goutte de rosée sur un brin d'herbe suffisait désormais à me désaltérer.

Une créature monstrueuse (peut-être une fourmi) m'arracha un membre, qui repoussa au bout de peu de temps.

Maintenant, mes bras et mes jambes ne sont plus que fils ténus qui disparaissent lentement.

Le vent m'emporte.

Bientôt, je ne serai plus qu'un grain de poussière. Et ensuite ?

Je continuerai à diminuer, diminuer au-delà de l'infiniment petit, et puis ?

Et puis...

MICHAEL GRAYN

Dans le nº 7 d'ATLANTA, la brève étude de Serge Hutin, intitulée LE PLUS « VITAL » DES PROBLEMES, se terminait sur l'interrogation : « L'homme est-il vraiment *toujours* mortel ? » Michaël Grayn semble croire que non. Mais refusant de se laisser bercer sans réfléchir par cette douce (?) possibilité, il met aussitôt le doigt sur l'une des multiples questions que pourrait effectivement soulever la vie éternelle physique.

UN PROBLEME POSE PAR L'IMMORTALITE

Le corps humain, comme chacun le sait, est composé de très nombreuses cellules, qui constituent l'élément fondamental de toute matière vivante. Or, la cellule est virtuellement immortelle. Certains savants, notamment le Docteur Alexis Carrel, parvinrent à démontrer, en conservant des tissus organiques dans un milieu artificiel approprié, qu'aucun organe de notre corps n'était irrémédiablement destiné à disparaître. Cependant, chaque jour meurent des milliers d'hommes. Pourquoi passent-ils ainsi de vie à trépas, alors que la cellule, répétons-le, est virtuellement immortelle ?

Au moment où, un soir, j'entrais dans un café, un consommateur accoudé au bar s'effondra soudain. Un médecin qui se trouvait là se précipita et examina attentivement la personne inconsciente. Lorsqu'il releva la tête, il dit : « Crise cardiaque, il est mort ».

C'est alors que me vinrent à l'esprit ces mots du physiologiste français Louis Lapicque : « Rien n'est mort... Tout va mourir peu à peu, organe par organe, cellule par cellule, parce que dans un organisme évolué comme celui de l'Homme, la vie de chaque détail dépend des grandes fonctions essentielles, circulation, respiration qui sont assurées par une coordination de l'ensemble ». Cela est tellement vrai qu'on a déjà réussi, en procédant rapidement à un massage du cœur (pratique de plus en plus courante), à ramener à la vie des personnes théoriquement mortes. Souvenons-nous, entre autres, du physicien russe Léon Landau qui, à la suite d'un accident de la route, mourut à quatre reprises, et qui, chaque fois, fut ranimé in extremis.

Ainsi, un brusque arrêt du cœur, par exemple, ne tue pas immédiatement, mais, comme le dit le Docteur Paul Chauchard, « condamne à mort à brève échéance ». Que faut-il entendre par « brève échéance » ? Et pourquoi cette échéance est-elle brève ?

Lorsque le cœur cesse de battre, il s'ensuit forcément un arrêt de la circulation sanguine. Les tissus, n'étant plus oxygénés normalement, s'asphyxient peu à peu. C'est ainsi qu'après cinq à six minutes périssent, en premier lieu, les cellules de l'écorce cérébrale. La mort de ces cellules élimine toute possibilité de revivre. Du moins, de revivre consciemment.

Que se passerait-il si l'on parvenait, grâce à un traitement quelconque appliqué au cours des cinq minutes fatidiques, à conserver indéfiniment dans le même état le corps d'une personne venant de mourir ?

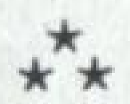
Pourrait-on, après un certain temps, après avoir découvert un remède contre la maladie ayant provoqué la mort, ressusciter en quelque sorte cette personne ? Serait-il donc possible de répéter avec succès, sur l'homme cette fois, l'expérience que réussit sur des chenilles le Russe Losinalozinski ? Celui-ci, en effet, parvint en mars 1963 à faire revivre la plupart des chenilles qu'il avait préalablement congelées.

Le biologiste Jean Rostand serait enclin à croire la chose possible dans un avenir plus ou moins rapproché. Mais le Professeur américain R.C.W Ettinger, lui, affirme que c'est réalisable aujourd'hui encore. Selon Ettinger, on pourrait dès maintenant congeler d'une certaine façon le corps d'un homme qui vient d'expirer ou va le faire, le placer dans ce qu'il appelle un « dortoir-glacière » et le ramener à la vie au bout de quelques années, voire quelques centaines d'années. Le médecin William Hunter, créateur de la pathologie expérimentale en Angleterre, écrivait déjà en 1766 : « Si un homme voulait consacrer la dernière décennie de son existence à cette sorte d'alternance de sommeil et d'activité, il pourrait être prolongé jusqu'à mille ans ».

Jusqu'à mille ans, et peut-être — pourquoi pas ? — indéfiniment. L'immortalité serait-elle déjà en vue ? Arthur C. Clarke serait-il déjà dépassé, lui qui, dans son livre *Profil du Futur*, annonce l'abolition de la mort pour l'an 2.100 ? Aurait-il fait la même erreur que le périodique belge *BP Review* qui, dans son n° 1 en 1961, disait du voyage dans le cosmos qu'il était « incroyablement proche », alors que, au même moment, Gagarine faisait déjà son bond de 300.000 m. dans l'espace ? Aurait-il fait cette même erreur ? Erreur

du reste bien pardonnable. Sommes-nous réellement au seuil de la vie éternelle ? D'une vie éternelle physique consciente, et non seulement spirituelle, comme le déclarent beaucoup de religions ? Peut-être bien. Si tel doit être le cas, d'innombrables questions surgissent inévitablement à l'esprit. Et nous sommes en droit de les poser.

Il n'entre évidemment pas dans notre propos de les examiner toutes. Encore faudrait-il d'abord être certain de n'en omettre aucune.



Bien que certains philosophes de l'Antiquité aient été hantés par l'idée de la transformation progressive des espèces vivantes, leurs écrits présentent, faute de documents, un caractère tellement hypothétique que l'on peut, sans risquer de se tromper, admettre la pensée de Louis Pauwels qui, dans sa conférence *Introduction au Réalisme fantastique*, laisse entendre que le concept d'évolution est somme toute assez nouveau. Si quelques penseurs de cette époque, tels Anaximandre de Milet, exprimèrent avec plus ou moins de clarté la théorie du transformisme, il fallut cependant attendre le XIXe siècle pour que la thèse évolutionniste connaisse, avec des naturalistes comme Ch. Darwin et T. H. Huxley, un véritable essor. Depuis lors, les découvertes scientifiques, surtout celles de la biologie et de la paléontologie, n'ont cessé de consolider cette thèse; et, quoique le mécanisme de l'évolution fasse encore l'objet de nombreuses discussions, nous ne pouvons plus aujourd'hui repousser ce qui à l'origine,

il faut bien l'avouer, n'était pour ainsi dire qu'une doctrine, « un acte de foi », devait déclarer le géologue canadien John William Dawson, « non de cette foi fondée sur des témoignages ou des preuves, ne seraitce que minimes, mais de cette foi qui ne se raisonne pas et que nous avons coutume de dénoncer comme de la simple crédulité et de la superstition ».

Or, que cherche à démontrer l'évolution ? Par définition, elle tend à prouver l'existence d'une certaine continuité dans le monde vivant, les formes animales et végétales dérivant par filiation les unes des autres. Ainsi, l'ancêtre du cheval serait le phénacodus, contemporain de l'éocène, haut de 50 centimètres environ, omnivore, ongulé et plantigrade. Entre eux deux, quatre autres espèces (l'hyracothérium, le paléothérium, l'anchithérium et l'hipparion) se partageraient le chemin d'une longue transformation; ces formes intermédiaires devant conduire à un accroissement de la taille, à la spécialisation de la dentition, à l'extension des métatarsiens et des métacarpiens, à une diminution du nombre de doigts. Ce qui en fin de compte mène au cheval tel que nous le connaissons.

Bien que les choses ne paraissent pas aussi nettes en ce qui concerne l'homme lui-même, nous pouvons toutefois nous permettre d'avancer, nous fiant aux grandes découvertes de la paléontologie, qu'un processus analogue a préparé notre avènement. L'anthropologue français Henri-Victor Vallois dit : « Tout s'accorde à montrer que l'ensemble de l'humanité dérive d'un petit groupe primitif qui s'est différencié à l'époque tertiaire aux dépens des Primates très évolués ». Emer-

geant de ce groupe, le Sinanthrope chinois, le Pithécanthrope javanais et les Néanderthaliens d'Afrique septentrionale constitueraient autant de paliers vers la diversité humaine présente.

Notre intention n'étant pas de donner une leçon de paléontologie — ce dont nous serions d'ailleurs bien incapables —, il est temps et il importe, nous semble-t-il, de remarquer que, dès l'apparition de l'homme sur la terre (donc, bien avant que l'on ne parle avec quelque raison de son éventuelle immortalité), l'évolution a dévié de sa course, qu'elle a pris une direction nouvelle ou, du moins, *différée*. L'homo sapiens a changé la face tant interne qu'externe de notre planète. Si, par exemple, on veut comparer les grandes villes comme New York aux forêts vierges, nous dirons peut-être que celles-ci sont naturelles, tandis que celles-là sont artificielles. Il n'est rien de plus faux, selon nous. Au degré actuel de l'évolution, les gratte-ciel sont tout aussi naturels... Que disons-nous ? Ils sont PLUS naturels que les baobabs. Ainsi, l'homme transforme peu à peu le milieu dans lequel il vit, et le milieu transformé transforme l'homme y demeurant. Il y a interaction constante entre l'homme et l'univers, ce qui aide à une montée qui va s'accélérant de la conscience vers le « point Oméga » de Teilhard de Chardin.

Jusqu'ici, nous n'avons guère considéré que l'aspect physique de l'évolution, omettant volontairement et momentanément de parler du psychisme. Mais nous croyons que, malgré les millions d'années de vie au cours desquelles s'est développé le psychisme, l'aventure de celui-ci ne fait encore que commencer. Certes,

nous pensons, avec Teilhard, que les particules composant la matière pré-vivante « possèdent déjà, à l'état très embryonnaire il est vrai », dit le physicien Jean E. Charon, « une certaine forme de psychisme puisqu'elles vont être aptes à s'organiser de façon à faire jaillir les branches du règne suivant : le Vivant ». Toutefois, en dépit du long chemin parcouru par le psychisme, en dépit de son passage de l'état élémentaire à l'état complexe, nous estimons que jusqu'à présent, l'évolution du monde a surtout été d'ordre physique. Nous ne nions pas que la conscience, dès son aspect le plus primitif, ait progressé suivant une sorte de parallèle au développement physique du cosmos en général, et de son contenu en particulier. Nous sommes même enclins à croire — comme le laisse d'ailleurs entendre la déclaration de M. Charon — que c'est le psychisme qui, selon les accidents de la nature, a chaque fois commandé telle ou telle transformation de tel ou tel organe, de telle ou telle fonction. Mais ce que nous voulons dire, c'est que l'évolution physique proprement dite semble avoir été plus importante, parce que plus urgente peut-être, que l'évolution de la conscience. N'oublions point, par exemple, que l'homme a, depuis sa naissance, changé asez nettement d'aspect morphologique, et que, pour produire un effort physique intense, il peut ou pourrait se servir, avec plus ou moins de succès, de toute sa force musculaire. Par contre, lorsqu'il s'agit de résoudre l'un ou l'autre problème complexe, il n'emploie encore, s'il faut en croire Gray Walter, que le dixième de son cerveau. La majeure partie de celui-ci — 90 % — paraît donc inactive. C'est pourquoi nous pensons sincèrement que l'évolution physique en est arrivée à son terme, ou

presque, et que, dans « l'étrange avenir qui est déjà commencé », comme dit Louis Pauwels, l'évolution psychique joue maintenant, et jouera sans doute jusqu'à la fin de toute évolution, le rôle principal.

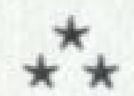
Nous pouvons comparer la transformation progressive générale de l'univers à une course de relais. Lorsque part le premier coureur (le physique), le second (le psychique) attend déjà sur la ligne qu'on lui passe le bâton ; et quand ce second le reçoit, le premier freine pour finalement s'arrêter, alors que l'autre accélère et se lance vers le but (le point Oméga).

L'évolution physique, telle que nous l'avons connue jusqu'à présent, semble bien terminée. Il se peut que l'on parvienne à transformer l'être humain, à en faire un Cyborg, puis un super-robot, comme le pense Roger A. Mac Gowan. Ce faisant, l'homme accomplirait, en un certain sens, son devoir « qui », déclare Pauwels, « est de participer consciemment à l'évolution ». Quoi qu'il en soit, ce pas supplémentaire dans la transformation physique de l'être humain ne ferait encore que favoriser le développement du psychisme, puisque, au dernier stade imaginé par MacGowan, « l'intelligence s'étant évadée de la chair aura établi son règne pur », écrivent Pauwels et Bergier .

Nous ne partageons pourtant pas cette opinion, bien que nous ne la repoussions pas catégoriquement. Nous croyons que c'est dans la chair, mais dans une chair *sublimée* si l'on ose dire, que l'intelligence atteindra le point culminant. A condition que ce point ne recule pas sans cesse, comme semblent le faire constamment les frontières de la Connaissance. Oui, dans une chair *sublimée*. Car nous sommes plutôt de l'avis de Jean Rostand. Nous préférons placer notre espoir dans les

greffes et les injections de leucocytes, par exemple. Si certains biologistes américains pensent, à l'instar de MacGowan, pouvoir bientôt remplacer nos organes par des appareils électroniques, nous croyons par contre que c'est la biologie elle-même qui peut encore permettre quelque transformation physique valable de l'espèce humaine. Il nous est loisible d'espérer que l'on pourra améliorer celle-ci le jour où l'homme sera capable de modifier à son gré l'A.D.N., c'est-à-dire l'acide désoxyribonucléique, de l'utiliser à bon escient, et même d'en fabriquer artificiellement.

Dans une chair *sublimée*, disions-nous, et peut-être immortelle !



Voilà donc les données du problème : d'une part, l'immortalité corporelle ; de l'autre, l'évolution.

Mais y aura-t-il encore évolution, physique ou psychique, consciente ou non, si l'homme parvient à l'immortalité ? L'immortalité de l'homme ne provoquera-t-elle pas l'arrêt de tout processus évolutif ? Dans le cas contraire, comment se poursuivra ce phénomène qui, dès l'origine des temps, a l'homme en vue, et sans doute le super-homme ? Et quelle sera l'existence de l'être humain dans un univers supérieur ?...

Autant de questions auxquelles ne pourraient guère répondre que les auteurs de science-fiction. Et peut-être les savants eux-mêmes, car de la science-fiction, ils en font bien souvent sans trop le savoir.

Au moment de mettre sous presse, nous lisons, le petit article ci-dessous dans le journal « Le Soir :

Le corps d'un professeur américain, mort du cancer, a été congelé

Phœnix (Arizona), 23 janvier.
On espère le ranimer le jour où la médecine combattra efficacement la maladie.

Le corps d'un professeur de Glendale (Californie), le Dr James H. Bedford, qui a été congelé aussitôt après sa mort, le 12 janvier dernier, est arrivé dimanche à Phœnix, où il sera conservé jusqu'à ce que la médecine ait fait suffisamment de progrès pour réussir à guérir le cancer auquel il a succombé et pour que soit tentée sa réanimation.

Le défunt avait accepté, avant de mourir, de servir de cobaye dans cette expérience sans précédent. On espère en effet que lorsqu'un traitement efficace du cancer sera découvert, dans un avenir plus ou moins lointain, il sera possible de réchauffer le corps du Dr Bedford, de l'opérer et de le ramener à la vie.

Le corps sera conservé dans un caisson métallique spécialement construit pour la circonstance.

GIANFRANCO DE TURRIS

Où en est la SF en Italie ? Que peut-on dire aujourd'hui sur ce thème ? Comment se présente la situation sur le plan des revues spécialisées, des recueils, des éditeurs et du cinéma ? C'est ce que cherche à résumer brièvement Gianfranco de Turris.

LE POINT SUR LA SCIENCE-FICTION EN ITALIE

Revues et recueils spécialisés

Au cours des deux dernières années, le public italien a été submergé, d'un côté, par un flot de périodiques et de *pocket-books;* de l'autre par une orgie de *comics* fantastiques, noirs ou SF. Tout cela a provoqué une sensible diminution du prix des livres mis en vente en librairie, mais aussi un grand flottement parmi les lecteurs, qui ont abandonné les publications à caractère populaire pour utiliser leur argent d'une manière plus intelligente, c'est-à-dire en achetant pour le même prix une œuvre d'auteur célèbre, ancien ou moderne. On peut dire que c'est le roman policier qui a essuyé le plus grand des échecs.

En ce qui concerne la SF, les éditeurs ont dû se limiter. D'abord, en diminuant la périodicité; ensuite, en choisissant de meilleurs textes, afin de tenir tête à la concurrence. De sorte que nous pouvons, par exemple, nous procurer un recueil, contenant un roman et (ou) plusieurs contes, comme *Urania* (Ed. Mondadori, Milan) deux fois par mois. *Urania* est la plus ancienne des publications du genre, elle sort depuis 1952 et en est presque arrivée à son 450e numéro; auparavant, elle jouissait d'une périodicité hebdomadaire.

Enfin, nous avons encore les mensuels suivants :

Cosmo (Ed. Ponzoni, Milan), revue qui publie des nouvelles, même d'auteurs italiens, mais aux noms de plume à la consonance étrangère; elle existe depuis 1957 et en est aujourd'hui à peu près à son 200e numéro; elle était jadis bimensuelle;

Galassia (Ed. Celt, Piacenza), recueil de récits né en 1960, qui a sorti environ 70 numéros, et qui n'édite guère que des œuvres étrangères, rarement des nouvelles italiennes;

Gamma (Ed. dello Scorpione, Milan), avant-dernière-née des revues SF, qui compte un an d'existence et une dizaine de numéros; elle publie des contes et des articles, tant italiens qu'étrangers;

Proxima (Ed. Granillo, Turin), qui n'a encore que quatre numéros, et qui n'édite que des romans;

Oltre il Cielo (Ed. Esse, Rome), revue de science astronautique et de science-fiction, née en 1957, et qui ne publie que des auteurs italiens, en les alternant parfois avec quelques écrivains étrangers: c'est la seule publication qui suit de très près la SF et le *fandom*, sur lequel elle a déjà édité nombre d'articles et comptes rendus.

Editeurs non spécialisés

La SF et le fantastique sont aujourd'hui très appréciés par les grands éditeurs et le public en général. On a publié d'épaisses et coûteuses anthologies de plusieurs auteurs; on a lancé une série de romans fantastiques (Casares, Meyrink, Bedford, etc.) ; on a remarqué un vif intérêt pour des écrivains longtemps ignorés, tels que Lovecraft et Jean Ray — John Flanders; les dernières œuvres de Peter George et de Fletcher Knebel viennent de paraître, tandis que celles de Vonnegut, de Simak et d'autres sont en préparation; on est même allé fureter dans le XIXe siècle, et l'on a imprimé des textes de Kubin, Jan Potoki, Edwin Abbott.

Il est dommage que généralement, les auteurs italiens spécialisés soient délaissés. Remarquable, toutefois, est le recueil de contes de Roberto Vacca : *Esempi d'avvenire;* Vacca est actuellement un des meilleurs spécialistes italiens du genre. D'autre part, des écrivains de littérature non parallèle, comme Calvino, Buzzati, Arpino, Berto et Landolfi ont publié des livres qui se rattachent à la SF ou au fantastique. Il est aussi intéressant de noter que beaucoup de quotidiens et revues d'information accordent régulièrement quelque place à des articles et des récits SF ou fantastiques. Parmi les journaux, signalons *Il Gazzettino* (Venise) avec sa page hebdomadaire tenue par l'écrivain Sandro Sandrelli.

Le Fandom (*)

C'est en 1966 que sont nés, en Italie, les *fanzines* et, avec eux, tout un ensemble d'activités baptisé *fandom*. Remarquons l'instauration d'une réunion (proposée par Luigi Naviglio) deux fois par an, et au cours de laquelle tous les *fans* invités accordent un prix au meilleur conte de l'année. La dernière de ces réunions, celle du 3 avril 1966 (la suivante a dû avoir lieu le 18 décembre 1966), a vu se rassembler les plus importantes personnalités du *fandom* italien; on

(*) **Fandom** : royaume des **fanzines** ou **zines**, revues polycopiées, stencilées ou ronéotypées, qui ne s'intéressent qu'à la SF et au fantastique.

a voté l'idée du prix étendue à tous les *fanzines*, ainsi que les statuts de ce prix; et cela, selon une propositions de votre serviteur. Parmi les plus importants *fanzines* italiens, citons *Numeri Unici* (Milan), *Aspidistra,* (Trente), *MicroMEGA* (Carrara), *Interplot* (Venise), etc.

Cinéma

En Italie sortent régulièrement des films SF ou d'horreur étrangers. Notons que producteurs et scénaristes étrangers viennent en Italie pour confier leurs films aux réalisateurs indigènes, à cause des frais moindres. Quelques-uns de ces réalisateurs, tels que Bava et Margheriti (déjà connus dans le domaine de l'horreur), se sont consacrés à la SF; ainsi, Bava a mis en scène *Terrore nello spazio,* sur un sujet emprunté (pour la première fois!) à un conte italien : *Una notte di 21 ore* de Renato Pestriniero, récit qui a paru dans la revue *Oltre il Cielo;* il a encore réalisé *I Diafanoidi vengono da Marte* et *I criminali della Galassia,* qui seront exploités, aux Etats-Unis, par la TV en couleurs.

Désormais, depuis quatre ans, se déroule, dans la ville de Trieste, un Festival du Film SF, qui, selon l'organisation et le choix des films, obtient un plus ou moins grand succès. La première année, il y a même eu une rencontre d'écrivains SF italiens, mais ce fut un désastre, ce qui explique pourquoi on n'a plus répété l'expérience.

Télévision

La TV italienne ne paraît guère s'intéresser à la SF ou au fantastique, et lorsqu'elle s'y attache, elle s'en charge de manière si malheureuse qu'elle fait plus de mal que de bien. Signalons ses plus « grandes » initiatives: la série *The Twilight Zone* de l'Américain Rod Sterling, six films de différentes nations présentés dans le cycle *Avventure nell'Universo*, la série *The Addams Family* qui passa fin 1966 au petit écran. Rappelons, en outre, deux émissions consacrées à Robida, une comédie sur le temps par J.B. Priestley, et enfin, deux autres brèves comédies SF d'auteurs italiens. Parmi les *cartoons,* mentionnons ceux du regretté Walt Disney sur des arguments SF, *The Flintstone* et *The Jetstone* par Hanna et Barbera.

Comics

Comme je l'ai déjà dit, les kiosques italiens sont submergés par des « *comics* de poche » SF ou d'horreur. C'est pareille situation qui a détourné des vrais recueils SF ceux qui étaient plus attirés par les émotions immédiates et les sensations fortes, mais superficielles. Les caractéristiques communes de ces *comics* sont la violence, le grand-guignolesque et le sadisme, d'une part; l'abondance de femmes très peu vêtues, d'autre part. Signalons *Gesebel, Alika, Uranella* (publication dans lesquelles le héros de l'histoire SF est une fille qui donne son nom à la revue), *Satanik, Super-Woman, Sadik, Demoniak,* (*comics* dans lesquels apparaissent des éléments plus ou moins fantastiques ou SF).

COURRIER DES LECTEURS

A propos de « La Griffe du Diable » par John Flanders

Je vous écris pour vous annoncer que j'ai bien reçu le volume « La Griffe du Diable »... Je tiens à vous exprimer tout le plaisir que j'ai eu à lire cet excellent ouvrage qui est du meilleur Jean Ray et dont la traduction est parfaite...

F. GROUX,
Angoulême (France).

... « La Griffe du Diable », excellent volume à la présentation saine et aérée... est une réussite. Un grand bravo ! En toute sincérité, je suis vraiment enchanté...

Claude DUMONT,
Liège (Belgique) .

... « La Griffe du Diable » est très bien présenté, et en vérité, je ne m'attendais pas à un livre si luxueux...

A. LAVEZZOLO,
Milan (Italie).

J'ai bien reçu le recueil de contes de John Flanders. Votre édition est élégante et mérite des éloges...

J. FERRON,
Longjumeau (France).